

H. W. Knüpfen. p. 210.

O O get m

461

IDYLLS

E T

POÈMES CHAMPÊTRES

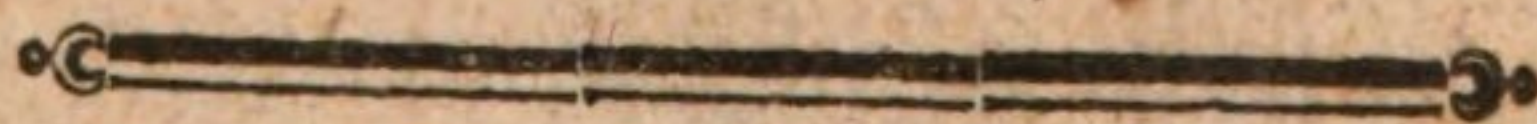
DE M. GESSNER,
Ad Com. monac. Ad. Com. J. P. Aug.
TRADUITS DE L'ALLEMAND

*Par M. HUBER, Traducteur de la
Mort d'Abel.*



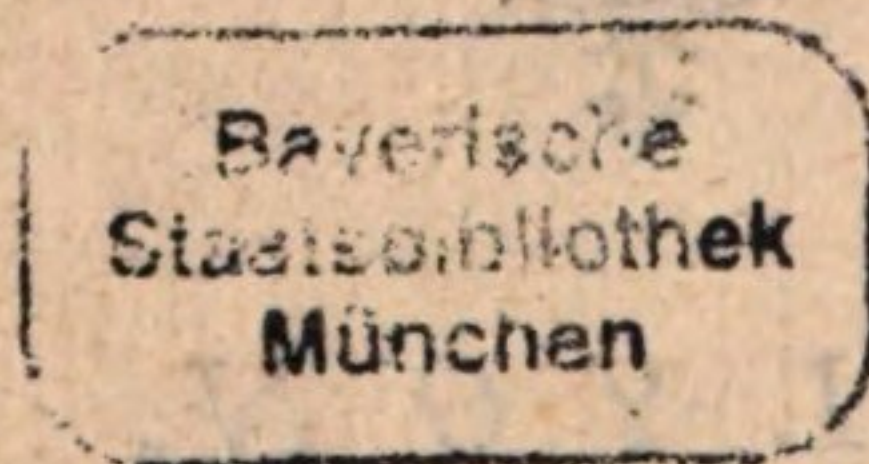
A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET,
Imprimeur-Libraire.



M. D C C. L X I I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





AVERTISSEMENT

D U

TRADUCTEUR.

L'ACCUEIL favorable qu'on a fait en France à la traduction de la *Mort d'Abel*, m'enhardit à donner aujourd'hui la traduction des *Idylles* du même Auteur. Dans la vue de fonder le goût du Public, j'en avois inséré deux dans l'Avertissement qui précède le Poëme d'Abel. Il m'a paru qu'elles étoient assez généralement goûtées. J'ai corrigé avec soin ces deux morceaux, & je les redonne aujourd'hui avec le reste de l'Ouvrage,

a ij

composé de vingt Idylles & de quatre petits Poèmes, qui par leur objet & par le ton qui y regne, ne peuvent guere être réunis sous un titre plus convenable, que celui de *Poèmes champêtres*.

Les Idylles sont le second Ouvrage de M. Gessner, & celui qui a mis le sceau à sa réputation déjà commencée par le Poème pastoral, intitulé *Daphnis*. Elles ont eu en Allemagne un succès plus brillant peut-être que celui d'Abel : du moins les applaudissemens ont-ils paru plus vifs & moins interrompus par la voix des Critiques. Je suis bien loin de vouloir tirer de-là aucune conséquence pour la comparaison des deux Ouvrages. Une réputation naissante est ordinairement mieux accueillie qu'une réputation faite, & il suffit peut-

être que la mort d'Abel ait paru depuis les Idylles pour qu'elle ait été moins louée & plus critiquée.

Le Poëme a pour lui la noblesse du genre, la grandeur du sujet, l'invention & la disposition du plan qui réunit la richesse & la simplicité, enfin l'art avec lequel l'Auteur a su rassembler dans le même Ouvrage les peintures sublimes de l'Epopée, les graces naïves de la Pastorale, & le pathétique du Roman le plus intéressant. Les Idylles n'ont pas tous ces avantages; je crois cependant pouvoir assurer qu'on y reconnoitra l'empreinte du même génie. Je ne fais si je ne me trompe, mais il me semble que Mr. Gessner a traité le genre de l'Idylle d'une manière neuve, en évitant également & la rusticité dans laquelle sont

a iij

tombés quelques Anciens, & les lieux communs poétiques tant rebattus par leurs serviles Imitateurs, & la fade galanterie que les Modernes y ont si souvent substituée.

Il se vante dans sa Préface d'avoir pris Théocrite pour modèle. Si j'ose dire ce que j'en pense, il a fait beaucoup mieux, il a observé la nature & il l'a peinte. Il a du moins sur ce Poëte l'avantage que les Modernes en général ont presque toujours sur les anciens, qui réussissent pour l'ordinaire beaucoup mieux dans l'expression des détails que dans l'art de les arranger convenablement & d'en composer un tableau intéressant. On a quelquefois peine à deviner quel objet se sont proposé Théocrite & Virgile dans leurs pastorales, & leurs ouvrages manquent souvent de dessein,

d'unité & presque toujours d'intérêt. Mr. Gessner en louant les anciens s'est bien gardé de les imiter sur ce point. S'il a peint comme eux la nature, il a certainement choisi avec plus de goût les objets de son imitation. Il s'est encore plus écarté de Théocrite dans une autre partie qui distingue bien avantageusement le Poëte Allemand de tous les Auteurs qui se sont exercés avant lui dans le genre pastoral, soit anciens, soit modernes, c'est la partie des caractères & des mœurs de ses Bergers. Combien les sentimens d'honnêteté & de vertu qu'ils expriment d'une manière si naïve & si touchante ne sont-ils pas préférables aux raffinemens mystiques & aux délicatesses puériles que les Poëtes Italiens & François ont mis dans la bouche de leurs bergers & de leurs bergeres ?

Ces Auteurs semblent avoir cru que des bergers ne peuvent parler que d'amour , & la plupart des Critiques modernes qui ont traité de la nature de l'églogue, ont raisonné conformément à cette opinion. Mr. Gessner est peut-être le premier qui ait donné au genre pastoral toute l'étendue dont il est susceptible, & qui ait peint ses bergers comme des hommes, sujets à tous les besoins & à toutes les affections de l'humanité. Peres , enfans , époux , amis , tous ces liens dont la nature a fait les premiers fondemens de la société , ne leur sont point étrangers. Ils sont pauvres , ils deviennent vieux , leur pauvreté & leur vieillesse ne les rendent que plus intéressans. La générosité , la bienfaisance , l'amour paternel , la tendresse filiale , le respect pour la

divinité, la douce joie qui accompagne l'innocence, sont des sentimens qui ne leur sont pas moins familiers que l'amour. Leurs entretiens présentent par tout le tableau de la vertu parée des graces de la naïveté ; & l'ouvrage fait aimer l'Auteur.

A l'égard de la partie purement poétique des Idylles, il me semble que peu d'Ecrivains ont porté le mérite pittoresque aussi loin que M. Gessner ; le choix des objets & des circonstances, la vérité des descriptions jusques dans les détails les plus finement apperçus, & le doux éclat de son coloris donnent à ses payfages toute la fraîcheur de la nature. M. Gessner s'exerce quelquefois dans ses heures de loisir à manier le pinceau ; je ne doute pas que l'œil du Peintre n'ait beaucoup aidé l'imagi-

nation du Poëte ; & ce feroit peut-être un très - bon conseil à donner aux jeunes gens qui se destinent à la poésie , que celui de passer quelque temps dans une école de peinture. La pratique de cet art oblige à considérer la nature avec des yeux attentifs & à la suivre dans un détail de circonstances où il est rare de pousser l'observation. On s'accoutume à envisager les objets sous toutes sortes de faces & sous des points de vue qui échappent au commun des hommes ; les images qu'on a recueillies dans cet exercice deviennent une source abondante de variété & de nouveauté dans les descriptions , & donnent au Poëte les ressources nécessaires pour éviter également l'écueil de la sécheresse & celui des lieux communs.

Je ne serai point étonné qu'on reproche en France à M. Gessner de s'attacher un peu trop à peindre & de descendre dans un trop grand détail de circonstances. Ces détails sont un mérite aux yeux des Allemands à qui les peintures fidelles de la nature plaisent toujours , & qui sont peut-être plus sensibles aux beautés purement poétiques qu'on ne l'est communément en France. M. de Voltaire a remarqué il y a long-temps à la fin de son essai sur la Poésie épique , *que de toutes les Nations polies la Françoisse est la moins poétique.* Ce n'est point à moi à décider quelle peut être la cause de cette différence de goût , & s'il faut croire que les Allemands sont plus sensibles , ou que les François sont plus raisonnables. On reprochera peut-être à

mon Auteur avec plus de justice d'avoir fait quelquefois passer ses personnages de la naïveté pastorale à un enthousiasme philosophique & religieux d'un ton trop élevé pour des bergers. Il a eu soin de prévenir cette critique dans sa Préface, en nous avertissant qu'il a mis la scène de ses Idylles en Arcadie, & dans ce premier âge du monde où la vie pastorale étant l'occupation universelle du genre humain, étoit compatible avec une sorte de loisir qui permettoit de cultiver jusqu'à un certain point son esprit & sa raison. Je ne fais si cette apologie est tout-à-fait satisfaisante, & je crois que la meilleure excuse de M. Gessner est dans la beauté même des morceaux qui donnent lieu au reproche.

L'Auteur s'est cru autorisé
par

par l'époque & le lieu qu'il a choisis pour y établir la scène de ses Pastorales , à suivre le système de la mythologie Grecque , à introduire des Faunes & des Nymphes & à employer l'intervention des Dieux. Il n'en a fait à la vérité qu'un usage assez modéré , mais je desirerois qu'il s'en fût encore moins servi. Je ne puis m'empêcher par exemple de regretter que dans cette belle Idylle où le vieillard Palémon retrace avec une éloquence si noble & si touchante le bonheur & l'innocence de sa longue vie , un miracle postiche vienne terminer une scène si naturelle & détruire toute l'illusion du tableau.

C'est peut-être à l'imitation trop scrupuleuse des anciens qu'il faut imputer ces légers défauts. Le succès de M. Gessner

est plus sûr quand il écrit d'après lui-même que lorsqu'il veut se modeler sur les autres ; & l'on peut se rappeler que la fiction du Diable Anamalech qu'il a imitée de Milton n'est pas à beaucoup près la plus heureuse du poëme d'Abel. Il a du moins dans ses Idylles le mérite d'avoir saisi & rendu avec toute la justesse possible le caractère idéal que les anciens donnoient aux personnages qu'il a empruntés d'eux. Ses Faunes & ses Nymphes exactement dessinés d'après l'antique , en ont pour ainsi dire l'esprit & la physionomie. C'est pour se conformer à ses modèles qu'il a donné à ses Faunes cette gaité pétulante qui accompagne l'ivresse , & qu'il a répandu sur quelques scènes de ses Idylles une nuance de comique. Les traits de ce genre se-

ront sans doute les moins agréables aux Lecteurs François ; je suis persuadé par exemple que le refrain de l'Idylle intitulée *la cruche cassée*, révoltera leur délicatesse. J'en ai senti en écrivant, mais je n'ai pu me résoudre à supprimer une Idylle où il y a d'ailleurs des détails d'une poésie très-riche & d'un coloris très-brillant. Après tout l'impression désagréable que peut faire ce morceau, vient principalement de ce mot *cruche*, qu'un caprice de l'usage fait regarder en françois comme un mot bas. J'ai pensé que mes Lecteurs auroient assez d'équité pour supposer que le mot *krug* dont M. Gessner s'est servi n'a rien de bas dans sa langue. Ce seroit donc à moi seul qu'on pourroit reprocher de n'avoir pas mis un autre mot à la place

de celui de *cruche*. Mais j'espere qu'on voudra bien croire aussi que je n'ai pas ignoré la proscription de ce malheureux mot, & que si j'en avois trouvé un autre, je m'en serois servi. J'ai mieux aimé employer le terme propre, quoique bas, qu'un terme noble, mais vague & incompatible avec le sens. Au reste si le Lecteur pense que le mot de *vase*, celui de *coupe* ou tout autre conviendrait mieux que celui de *cruche*, il pourra tout aussi bien que moi le substituer en lisant. Je ne dirai rien d'ailleurs de ma traduction, si ce n'est que je me suis attaché à la rendre aussi exacte & même aussi littérale que me l'a permis la différence des deux langues.

Voilà tout ce que j'avois à dire sur l'ouvrage dont je donne la traduction, & je terminerois

ici cet avertissement, si je ne croyois devoir profiter de cette occasion pour donner une idée succinte des richesses de la littérature Allemande dans le genre pastoral. M. Gessner n'est pas à beaucoup près le seul qui s'y soit distingué. M. de Kleist si connu par la beauté de son génie & par sa mort glorieuse, est un des premiers qui ait marché sur les pas de M. Gessner dont il étoit ami. Il n'a pas cru que les Bergers fussent les seuls Acteurs convenables à l'églogue; il y a introduit des Jardiniers & des Pêcheurs à l'exemple de Sannazar, de Grotius & de Théocrite lui-même. Toutes ses Idylles sont écrites en vers, quelques-unes en vers rimés & d'autres en vers non rimés. Les sentimens de vertu & de bienfaisance qui y sont répandus sont les traits

de ressemblance les plus frappans qu'elles ayent avec les Idylles de M. Gessner.

M.^{rs} Rost & Schmidt ont acquis l'un & l'autre de la réputation dans le genre pastoral. Mais ils ont pris deux routes bien opposées. M. Rost dans ses contes pastoraux a rapproché la scène de notre temps. Il y a trouvé des mœurs moins austères ; ses personnages en sont peut-être devenus moins romanesques, mais la morale en est certainement devenue moins pure. Il a souvent les graces & la naïveté de la Fontaine ; il feroit à souhaiter qu'il n'en eût pas aussi la licence. Il a travaillé quelques années avant M. Gessner.

M. Schmidt a pris au contraire tous ses sujets dans la Bible, & son but principal semble avoir été de recueillir tous les

sujets les plus intéressans que présentent les Livres saints & de les orner des couleurs de la poésie : son Ouvrage est intitulé, *tableaux & sentimens poétiques tirés de l'Ecriture sainte*. Il paroît que c'est la force du sujet qui a fait de presque tous les morceaux de ce recueil autant d'Idylles & qui nous donne droit de ranger l'Auteur parmi les Poëtes Pastoraux. Rien ne prouve mieux la vérité de ce que M. Gessner a remarqué dans sa Préface sur l'analogie de la vie pastorale & de celle des anciens Patriarches. M. Schmidt fait un très-grand usage des figures, des tours & des expressions que lui fournit l'Ecriture ; ses Idylles sont écrites les unes en vers hexamètres, les autres en prose. Ses vers n'ont pas l'harmonie de ceux de M. Klop-

stock, & sa prose à cet égard est encore plus inférieure à celle de M. Gessner; mais dans l'art de peindre la nature, d'exprimer le sentiment avec vérité, de mêler le sublime & la naïveté, il n'est inférieur à personne. Voici une Idylle que je choisis au hasard & qui pourra servir à donner une idée de sa manière.

LAMECH ET ZILLA.

Le soir étoit venu, l'image tremblante & brisée de la Lune voltigeoit sur la surface d'un ruisseau limpide, au bord duquel Lamech étoit couché sur l'herbe molle. Plein d'une tendre impatience, il regarda encore une fois autour de lui à travers les rochers touffus & le long des rives du ruisseau éclatant. Elle ne vient point, dit-il, je veux chanter une chanson solitaire au ruisseau & à l'écho. Il commença ainsi. 'Malheureux que je suis!
' Elle ne vient point! Ruisseau dont j'entends le murmure, ah pleure avec moi!
' Elle ne vient point! Cette fille du Ciel,
' cette beauté divine que les hommes ap-

‘ pellent *Ada*. Pourquoi tarde-t-elle si
‘ long-temps ? Seroit-elle déjà li-
‘ vrée au sommeil ? .. Roses envoyez-lui
‘ vos parfums embaumés. Que mon ha-
‘ laine enflammée fasse voler vos douces
‘ odeurs vers la couche de celle que j’ai-
‘ me ! Ah puisse-t-elle me sourire dans ses
‘ songes ! .. Mais peut-être est-t-elle main-
‘ tenant assise sous le berceau de feuillage
‘ qui couvre l’entrée de sa cabane. Que
‘ mes soupirs ardents volent jusqu’à elle,
‘ mêlés avec le parfum des roses ! Qu’elle
‘ les respire ! Et qu’avec eux elle respire
‘ la tendresse ! Ma belle, ma bien aimée ! ..
‘ mon *Ada* ! ... oui j’ose te nommer ainsi :
‘ oui l’Eternel me la donne. Cette douce
‘ pensée fait palpiter mon sein embrasé.
‘ Je veux rester couché sur ce gazon jus-
‘ qu’au moment où les premiers rayons
‘ de l’Aurore l’éveilleront. Alors elle
‘ viendra conduisant son troupeau. Elle
‘ marchera d’un pas assuré. *Il dort encore*
‘ *loin de moi*, dira-t-elle en elle-même,
‘ en s’approchant toujours de la verte
‘ prairie : cependant couché sur l’herbe
‘ j’écouterai avidement, l’oreille baissée
‘ contre terre pour entendre le bruit de
‘ ses pas légers. Nuit trop lente, hâte-

‘ toi de t’écouler ! déjà les boucles de ma
‘ chevelure font baignées de rosée , &
‘ des larmes de tendresse inondent mes
‘ yeux . . . ah , quand elle m’apperce-
‘ vra . . . comme ses joues vont se co-
‘ lorer de pourpre ! . . son souvenir est
‘ pour moi la promesse d’une longue
‘ vie . . . le miel est moins doux dans
‘ la bouche , le son d’une lyre harmo-
‘ nieuse est moins agréable dans un festin
‘ que ne l’est pour moi le souvenir d’Ada.
‘ Je veux me rendre sous ce palmier. Là
‘ elle me verra plutôt : là je me couche-
‘ rai sur le gazon pour entendre de loin
‘ le bruit de ses pas. Je lui présenterai
‘ la main en soupirant : je me laisserai
‘ tomber sur son sein. Mes yeux plongés
‘ dans les larmes toucheront alors son
‘ cœur. . . .

Ainsi chantoit Lamech & déjà il se
levoit pour aller se coucher sous le pal-
mier , lorsque tout à coup Zilla sortit du
milieu d’un bosquet. ‘ Ah Lamech , s’é-
‘ cria-t-elle , tu m’as trompée. Voilà que
‘ je fais que tu aimes Ada. Pourquoi
‘ m’a tu trompée ?

LAMECH. ‘ Zilla , comment te trou-
‘ ves-tu si tard en ce lieu ? Ne te cour-

‘rouce pas , Zilla , tu m’as écouté . . .
‘c’est une belle qui te ressemble que j’ai
‘chantée. Tu es aussi ma belle.

ZILLA. ‘ Je te dis adieu , Lamech ,
‘ je vais m’en aller & pleurer toute ma
‘ vie. . . Séchez-vous pour jamais feuil-
‘ lages sous lesquels Lamech m’appelloit
‘ sa Zilla. . . Hélas il m’abandonne.

LAMECH. ‘ Je ne t’ai point abandon-
‘ née , ma chere Zilla.

ZILLA. ‘ Siecles nombreux qui vous
‘ êtes écoulés sur la tête d’Adam , vous
‘ n’avez point encore vu un pareil ou-
‘ trage. . . . Tu es le premier parmi
‘ les hommes qui ait trompé une fille. . . .
‘ Quand je folâtrois dans ma premiere
‘ enfance , Lamech me prenoit dans ses
‘ bras. Hélas depuis ce temps il m’a tou-
‘ jours dit , en me donnant mille baisers,
‘ qu’il m’aimoit. . . . Pouvois-je penser
‘ que tu étois sans foi ? Hélas quand tu
‘ me voyois , tu fautois autour de moi ,
‘ tes yeux ne voyoient que le bonheur &
‘ ta Zilla & quand tu ne me voyoit
‘ pas , ta tête s’inclinoit comme la cime
‘ d’un cedre courbé par la tempête. Mais
‘ je te dis adieu , tu m’as trompée. Ac-
‘ cablée de douleur & de honte , je vais

‘ me retirer dans le désert : là penchée
‘ sur le sable , je pleurerai pendant toute
‘ ma vie.

LAMECH. ‘ Demeure , ma bien-ai-
‘ mée , ma chere épouse ! Ah Zilla
‘ pourquoi veux-tu me fuir ?

ZILLA. ‘ Comment puis-je être en-
‘ core l’épouse de Lamech ? c’est Ada qui
‘ est maintenant ton épouse Aime-
‘ moi comme tu m’aimois auparavant.
‘ Souviens-toi de tes sermens , de tes
‘ embrassemens si tendres

LAMECH. ‘ Ce brillant flambeau du
‘ Ciel oubliera d’éclairer les nuits plutôt
‘ que je t’oublie jamais. Ma fidélité
‘ triomphera de la force de ma passion.

ZILLA. ‘ Oui , si ton cœur est juste ,
‘ si tu crains le Tout-puissant , tu ne me
‘ laisseras pas succomber à ma douleur.
‘ J’ai droit d’exiger ta tendresse : il y a
‘ long-temps qu’elle est à moi : & vois :
‘ je suis belle aussi-bien qu’Ada. Ma
‘ taille est semblable à la tige d’un jeune
‘ olivier. Vois Lamech , ma figure est
‘ agréable ; viens te reposer sur mon
‘ cœur , afin qu’il te communique sa fi-
‘ délité. Vois ! ce regard étinceler de la
‘ flamme la plus pure Souvent je
devance

‘ devance par mes chants le retour du
 ‘ matin , les sons de ma voix réveillent
 ‘ les oiseaux. Je chante le bonheur que
 ‘ Lamech veut répandre sur moi ; je
 ‘ chante la félicité dont je veux entrela-
 ‘ cer le tissu de ses jours. Puis , je m’em-
 ‘ presse de te chercher , ô mon bien-
 ‘ aimé , & tes baisers de flamme me di-
 ‘ sent que tu m’aimes. Lamech , pour-
 ‘ quoi m’as-tu fait connoître la tendres-
 ‘ se ? . . . Sois-en témoin , chaste Lune ,
 ‘ & vous palmiers solitaires , foyez-en
 ‘ témoins. J’ignorois ce que c’étoit que
 ‘ l’amour ; mais mon cœur , mon ten-
 ‘ dre cœur & ma florissante jeunesse te
 ‘ plurent , & tu me juras que je serois
 ‘ à toi.

LAMECH. ‘ Tu seras à moi , Zilla :
 ‘ tu es belle & je crains le Tout-puif-
 ‘ sant : Mais . . . ah que mon cœur est
 ‘ agité ! . . . J’abandonnerois Ada !
 ‘ hélas je l’aime , je l’aime comme toi !
 ‘ il faut te l’avouer . . . ne te cour-
 ‘ rouce pas , Zilla.

ZILLA. ‘ Ada est-elle plus belle que
 ‘ moi ? Lamech.

LAMECH. ‘ Son ame est belle , son

‘ ame ressemble à la tienne. Sa beauté
‘ est plus éblouissante que les astres. . . .
‘ Dieu ! je la vois encore couchée com-
‘ me elle étoit hier , dans le bocage au
‘ milieu des fleurs , environnée de leurs
‘ exhalaisons odorantes. La vertu rem-
‘ plissoit son cœur. Son sourire surpassoit
‘ tous les délices du printemps. Un re-
‘ gard de ses yeux étoit comme les re-
‘ gards qu’Adam jettoit sur Eve avant
‘ leur chute. . . Ce fut alors qu’elle me
‘ ravit mon repos. . . il me sembla que
‘ j’avois vu un Ange de Dieu. . . Mais ,
‘ Zilla , elle n’a pas plus d’attraits que
‘ toi : elle est ton amie. Mais . . . écoute,
‘ Zilla . . . permets que je te balbutie ma
‘ pensée. . . Crois-tu que la sensibilité de
‘ mon cœur ne soit pas assez vaste pour
‘ vous aimer toutes deux avec une égale
‘ tendresse ? . . . Toutes deux comme
‘ mes épouses ?

ZILLA. ‘ O surprise ! ô terreur ! . .
‘ quoi Lamech !

LAMECH. ‘ Ne me regarde pas d’un
‘ œil irrité , ô Zilla ! . . . mes joues
‘ tremblent , je ne puis soutenir ta co-
‘ lere. . . Cependant est-il donc moins

‘digne de l’homme de brûler pour deux
 ‘que pour une ? . . . Est-il moins géné-
 ‘reux de vous aimer l’une & l’autre que
 ‘d’abandonner une de vous ? . . d’aban-
 ‘donner ou toi ma Zilla ? . . ou elle mon
 ‘Ada ? . . . Ah Zilla ! non , tu ne peux
 ‘pas le souhaiter. . . Qu’ai-je osé dire ?
 ‘pourquoi mes paroles coulent-elles si
 ‘rapidement sur ma langue ? . . . Zilla ,
 ‘ne te courrouce pas.

ZILLA. ‘Je le fais , Lamech , Ada
 ‘est digne de toi. Mais si tu ne leves pas
 ‘sur moi un front menteur ; ô si j’ai aussi
 ‘part à ton amour ! je sacrifierai mes
 ‘droits à ton repos & je me trouverai
 ‘encore assez heureuse. Ada est née avec
 ‘un cœur noble , & en t’aimant je l’ai-
 ‘merai aussi.

LAMECH. ‘Que ta résolution m’en-
 ‘chante ! assurément ton ame est un
 ‘composé de tous les sentimens célestes.

Alors Lamech plein d’ardeur l’em-
 brassa. ‘Je craignois de t’ouvrir le laby-
 ‘rinthe de mon cœur. Zilla , me disois-
 ‘je , pourroit peut-être penser qu’il n’y
 ‘a en moi aucune droiture. Cependant
 ‘deux ames formées entièrement pour

“ moi , deux ames au-devant desquelles
“ la mienne vole & s’épanche toute en-
“ tiere ! Ah pourquoi ne pourrois-je pas
“ les aimer ? le Pere des hommes me le
“ permet. . . Maintenant , Zilla , je veux
“ hazarder de te faire une demande ! me
“ me l’accorderas - tu ? . . . viens , ces
“ étoiles ne se sont pas encore élevées
“ jusqu’au sommet de ce bois , . . . allons
“ chercher Ada . . . elle m’avoit promis
“ de se rendre ici , mais sa timide inno-
“ cence l’aura retenue. Viens , afin que
“ nous puissions conférer ensemble , &
“ qu’ensuite le flambeau nuptial brille
“ sur nous.

ZILLA. “ Je vais t’accompagner , tan-
“ dis que la clarté de la Lune nous guide
“ vers sa cabane. Qu’elle va être éton-
“ née ! . . . Je veux lui dire moi-même
“ combien ton cœur est sincere.

LAMECH. “ Fidelle Zilla , nos Des-
“ cendans célébreront cette journée &
“ béniront une alliance fondée sur la
“ vertu.

ZILLA. “ Ada est-elle déjà instruite
“ de notre amour ?

LAMECH. “ Elle savoit que je t’aime,

‘ & dans la crainte de t’offenser elle
 ‘ m’avoit refusé son cœur. Mais si tu
 ‘ l’aimes aussi, Zilla, alors. . . .

ZILLA. ‘ Viens mon bien-aimé !

Ainsi s’entretenoient Lamech & Zilla;
 ils volèrent chez Ada & formerent le lien
 éternel de la concorde. Leurs jours se-
 reins s’écoulerent dans un ravissement
 continu & dans une heureuse harmonie.
 Le cours en fut aussi doux que celui du
 ruisseau paisible, au bord duquel Lamech
 avoit choisi ce couple complaisant, ces
 deux Epouses célestes.

Si cet essai ne déplait pas, je
 pourrai donner au Public l’Ou-
 vrage entier, & s’il continue de
 m’encourager, je ne désespere
 pas de faire connoître successi-
 vement les principaux Auteurs
 de ma nation. L’entreprise est
 plus étendue qu’on ne le croit
 communément en France, & je
 desirerois fort pouvoir inspirer
 aux Gens de Lettres assez de

gout pour la littérature Allemande , pour les engager à se charger d'une partie du fardeau & à faire à mes Compatriotes le même honneur que des Traducteurs illustres ont fait aux Poëtes Italiens & Anglois. Les Allemands méritent peut-être autant d'être connus ; il y a parmi eux au moins autant d'Ecrivains originaux que dans aucune autre nation , & peut-être est-ce une suite de l'état des Lettres en Allemagne. Elles fleurissent assez également dans plusieurs villes , qui n'ont entre-elles que peu de communication , & tous ceux qui les cultivent ne sont pas comme en France & en Angleterre rassemblés dans une Capitale , où tous les esprits à force de prendre le ton les uns des autres , finissent souvent par n'en avoir aucun qui leur soit propre.

Quoi qu'il en soit de cette cause, les Poëtes Allemands paroissent exceller dans deux parties bien principales, la peinture des détails de la nature & l'expression naïve du sentiment; c'est ce qui a fait dire à M. l'Abbé Arnaud dans le Journal étranger à l'occasion même des Idylles de M. Schmidt, *qu'ils semblent tenir de plus près à la nature*, éloge le plus flatteur qu'on puisse leur donner. Je ne fais si l'amour de mon pays ne m'aveugle pas en faveur de ses Ecrivains, mais il me semble qu'ils réunissent la hardiesse angloise avec moins d'écarts & la justesse françoise avec moins de timidité.

Je reviens à la Poésie pastorale. Nos Ecrivains ont cultivé aussi le genre de la pastorale dramatique à l'exemple des Italiens. *La Sylvie* de M. le Pro-

fesseur Gellert, & *la fidélité*
éprouvée de M. le Professeur
Gærtner ont eu un très-grand
succès & font l'ornement du
Théâtre Allemand. Le Lecteur
apprendra peut-être avec plaisir
que M. Gessner prépare un Ou-
vrage dans ce genre.





P R É F A C E

D E

L' A U T E U R.

CES Idylles sont le fruit de quelques-unes des heures les plus douces que j'aie passées. Quelle situation plus agréable en effet que celle de notre ame lorsque dans le calme des passions, l'imagination nous tire du milieu de nos mœurs pour nous transporter dans les temps fortunés de l'âge d'or ? Tout ce qui peint un repos tranquille, un bonheur doux & sans trouble, doit plaire aux cœurs bien faits, & les scènes que la poésie emprunte de la nature non corrompue, nous charment d'autant plus, qu'elles paroissent souvent avoir une sorte de ressemblance avec les instans de notre vie où nous avons été le plus heureux. Il m'arrive quelquefois de m'arracher à la ville & de chercher un asile dans des campagnes so-

litaires. Là , le spectacle des beautés de la nature écarte de mon ame tous les dégoûts , toutes les fâcheuses impressions que j'y avois apportées. Transporté à la vue de cet admirable spectacle , pénétré de mille sentimens délicieux , je suis aussi heureux qu'un Berger de l'âge d'or & plus riche qu'un Roi.

L'églogue établit ses scenes dans ces mêmes campagnes qui ont tant de droits sur notre cœur. Elle les peuple d'habitans dignes d'un pareil séjour ; elle peint d'après nature la vie de ces hommes heureux , & la simplicité naïve de leurs mœurs , de leurs façons de vivre & de leurs inclinations , dans toutes les situations , dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Leur esprit & leur cœur encore inaccessible à la corruption , conservent toute leur droiture primitive. Affranchis des liens serviles de l'usage & de cette foule de besoins que l'éloignement funeste où nous sommes de la nature a seul pu nous donner , ils reçoivent leur bonheur immédiatement des mains de cette mere bienfaisante , & ils habitent un séjour où elle n'a pas besoin d'être beaucoup aidée pour fournir à leurs besoins innocens &

leur procurer une vie abondante & com-
mode. L'églogue en un mot nous esquisse
un tableau de cet âge d'or qui a sans
doute existé autrefois, comme on peut
s'en convaincre en lisant l'histoire des
Patriarches. La simplicité des mœurs
qu'Homere a peintes dans ses écrits, pa-
roit être encore un reste de celles de ce
premier âge qui s'étoient conservées dans
les temps héroïques.

De-là vient que dans ce genre de poé-
sie il y a un avantage particulier à trans-
porter le lieu de l'action dans les premiers
âges du monde : les scènes en reçoivent
un degré de vraisemblance qu'elles ne peu-
vent avoir dans nos temps modernes, où
le malheureux Habitant des campagnes,
obligé de se condamner au travail le plus
dur pour procurer à son Prince & aux
Habitans des villes une abondance su-
perflue, gémit sous le poids de l'oppres-
sion & de la misere, dont la continuité
l'a rendu grossier, artificieux & rampant.
Ce n'est pas que je prétende qu'un Poëte
qui se hazarde dans le genre pastoral,
ne puisse découvrir de nouvelles sources
de beautés en observant la façon de pen-
ser & les mœurs de nos Paysans. Mais

il a besoin du goût le plus délicat pour choisir ces traits & pour leur ôter leur grossièreté, sans altérer la forme & la coupe qui les caractérise.

J'ai toujours regardé Théocrite comme le meilleur des modèles dans ce genre de poésie. Il a exprimé avec la plus grande vérité, la naïveté des sentimens & des mœurs pastorales. Il a parfaitement rendu ce champêtre & cette belle simplicité de la nature qu'il a connue jusques dans les plus petits détails. On voit dans ses Idylles bien plus que des lys & des roses. Ses peintures ne sont point l'ouvrage d'une imagination dont le travail se borne à entasser les objets les plus connus & qui frappent les yeux les moins attentifs. Elles paroissent toujours dessinées d'après la nature, dont elles ont l'aimable simplicité. Il a donné à ses Bergers le plus haut degré de naïveté. Ils expriment les sentimens que leur cœur honnête & vrai place sur leurs levres. Les ornemens poétiques de leurs discours sont tous tirés de leurs occupations ou d'une nature que l'art n'a point encore façonnée. Ils sont bien éloignés de l'esprit épigrammatique & de l'arrangement scholastique des périodes.

Théocrite

Théocrite a su l'art difficile de mettre dans ses vers cette aimable négligence qui a dû caractériser la première enfance de la poésie. Il savoit donner à ses chansons cet air d'innocence si doux qu'elles ne pouvoient manquer d'avoir dans ce premier âge, lorsque les sentimens ingénus d'un cœur honnête enflammoient une imagination que les tableaux les plus rians de la nature remplissoient toute entière. Il faut convenir que la simplicité des mœurs un peu moins corrompues de son siècle, & l'estime où étoit encore l'agriculture, lui ont bien facilité l'art. L'esprit épigrammatique n'étoit point encore à la mode; le bon sens & le sentiment du vrai beau tenoient lieu d'esprit.

Une grande preuve pour moi que Théocrite est véritablement excellent dans son genre, c'est qu'il ne plaît qu'à peu de gens. Il ne plaira jamais à ceux qui ne savent pas sentir les beautés de la nature jusques dans ses plus petits détails, ni à ceux dont les sentimens ont pris un essor guindé, ni à ceux qui ne savent goûter que les raffinemens d'une fausse galanterie. Tout ce qui est champêtre les dégoûte. Il faut pour leur plaire des Bergers qui pen-

xxxviii PRÉFACE DE L'AUTEUR.

sont aussi élégamment qu'un Poëte bel-esprit , & qui ayent su faire du sentiment un art subtil. J'ignore si c'est par dédain que la plus grande partie des modernes ont négligé d'étudier profondément la nature & de se familiariser avec les sentimens de l'innocence ; ou si c'est par complaisance pour nos mœurs perverses & dans la vue de s'acquérir une approbation plus générale qu'ils se sont si fort éloignés de Théocrite. Pour moi j'ai formé mes regles d'après ce modele ; & je croirai l'avoir heureusement imité , si je déplaïs comme lui à ces personnes. Je sais qu'à la vérité il y a dans Théocrite un petit nombre d'images & d'expressions que les changemens arrivés dans les mœurs & les usages ont avilies pour nous. J'ai tâché d'éviter ces sortes de traits. Je ne parle cependant pas de ces traits qu'un certain Traducteur François ne pouvoit souffrir dans Virgile , je parle de ceux que Virgile lui-même en imitant Théocrite avoit déjà supprimés.





TABLE.

AVERTISSEMENT DU TRADUC-
TEUR, pag. iij

PRÉFACE DE L'AUTEUR xxxiiij

IDYLLES.

IDYLLE PREMIERE. <i>A Daphné</i> , p.	i
IDYLLE II. <i>Milon</i> ,	4
IDYLLE III. <i>Idas & Micon</i> ,	8
IDYLLE IV. <i>Daphnis</i> ,	12
IDYLLE V. <i>Mirtile</i> ,	16
IDYLLE VI. <i>Lycas & Milon</i> ,	20
IDYLLE VII. <i>Amyntas</i> ,	28
IDYLLE VIII. <i>Damon & Daphné</i> ,	31
IDYLLE IX. <i>Damon & Philis</i> ,	35
IDYLLE X. <i>La cruche cassée</i> ,	39
IDYLLE XI. <i>Daphnis & Chloé</i> ,	43
IDYLLE XII. <i>Lycas, ou l'invention des Jardins</i> ,	48
IDYLLE XIII. <i>Palémon</i> ,	51
IDYLLE XIV. <i>Mirtile & Thyrsis</i> ,	56
IDYLLE XV. <i>Chloé</i> ,	62
IDYLLE XVI. <i>Menalque & le chasseur Eschine</i> ,	66

T A B L E.

IDYLLE XVII.	<i>Philis & Chloé</i> ,	pag. 71
IDYLLE XVIII.	<i>Titire & Menalque</i> ,	76
IDYLLE XIX.	<i>L'invention de la Lyre</i>	
	<i>& du Chant</i> ,	81
IDYLLE XX.	<i>Le Faune</i> ,	91

POÈMES CHAMPÊTRES.

<i>La ferme Résolution</i> ,	95
<i>Le Printemps</i> ,	100
<i>En attendant Daphné à la prome-</i>	
<i>nade</i> ,	107
<i>Le Souhait</i> ,	114

Fin de la Table.



IDYLLE PREMIERE.

A DAPHNÉ.

CE ne sont ni les Héros farouches & teints de sang, ni les champs de bataille couverts de morts, que chante ma Muse badine. Douce & timide, elle fuit, sa flûte légère à la main, les scènes tragiques & tumultueuses.

Attirée par le murmure & la fraîcheur des ruisseaux, par l'ombre silencieuse des bocages sacrés, tantôt on la voit errer sur des rives bordées de roseaux; tantôt, sous les ceintres verts de quelques allées sombres, elle foule aux pieds les fleurs; tantôt elle se repose sur l'herbe molle, & médite des chants pour toi. Pour toi seule, ô belle Daphné! car ton ame remplie de vertu & d'innocence, est sereine comme la plus belle matinée du Printemps. La gaieté vive,

A

le sourire folâtre voltigent fans cesse
autour de tes levres gracieuses & de
tes joues vermeilles : la douce joie se
peint dans tes yeux. Oui, depuis que
tu m'appelles ton ami, ô chere Daphné!
l'avenir paroît à mes yeux tout brillant
de lumiere, la joie & les délices ac-
compagnent toutes mes journées.

Puisses-tu goûter ces chansons naïves,
que ma Muse a souvent entendu répéter
aux Bergers ! Souvent elle se cache dans
l'épaisseur des bois, pour écouter les
Dryades & les Satyres aux pieds de
chevre ; elle épie dans les grottes les
Nymphes couronnées de roseaux : quel-
quefois elle visite les cabanes couvertes
de mousse, environnées d'ombrages
paisibles qu'a plantés la main de l'homme
champêtre. Elle en rapporte des traits
où brillent la grandeur d'ame, la vertu
& l'heureuse innocence dont la gaieté
n'est jamais troublée. Souvent aussi l'a-
mour vient la surprendre ; tantôt dans
des grottes vertes, tissues de brancha-
ges touffus, tantôt près des ruisseaux
ombragés de faules, il écoute ses chants
& couronne sa chevelure flottante,
quand elle célèbre la tendresse & les doux
plaisirs.

Je ne veux point, ô ma Daphné,
d'autre récompense de mes chants, je
ne veux point d'autre gloire, que d'être
assis à tes côtés & de voir tes beaux
yeux tendrement fixés sur les miens,
m'annoncer avec un doux sourire ton
approbation. Que celui qui n'est point
heureux comme moi, s'enyvre de la
pensée de transmettre à la postérité la
gloire de ses chants ! Que ses derniers
neveux répandent des fleurs sur sa
tombe, qu'ils prennent soin d'envi-
ronner d'arbres son monument & de
procurer un jour à sa cendre un om-
brage frais !





IDYLLE II.

MILON.

O Toi, dont les grands yeux noirs me plaisent encore plus que la fraîcheur du matin ! oh ! que j'aime à voir tes cheveux bruns flotter agréablement sous des guirlandes de fleurs & folâtrer avec les zéphyr ! Quel charme , quand tes levres vermeilles s'ouvrent pour sourire ! quel plus grand charme encore lorsqu'elles s'ouvrent pour chanter ! Je t'écoutois , Chloé , oh , je t'écoutois , lorsque l'autre jour tu chantois au bord de cette fontaine qu'ombragent deux chênes. En t'écoutant j'étois fâché que les oiseaux t'interrompissent par leur ramage , j'étois fâché que le ruisseau continuât de murmurer. J'ai déjà vu dix-neuf moissons , je suis beau & brun de visage , souvent j'ai remarqué que les Bergers cessoient leurs chants pour m'écouter , lorsque les miens retentissoient dans les vallons , &

aucune flûte n'accompagneroit mieux ta voix que la mienne. Aime-moi, belle Chloé ! Vois combien il est doux d'habiter la grotte que j'occupe sur ce coteau. Vois comme ce lierre tapisse agréablement d'un réseau de verdure ce rocher dont la cime est couronnée par un buisson d'épines. Ma grotte est commode, les murs en sont ornés de peaux molles : j'ai planté des courges à l'entrée ; elles s'élèvent en rampant & forment un abri contre l'éclat du jour. Vois comme l'onde se précipite en écume du haut de mon rocher, & coule ensuite sur le cresson à travers l'herbe fleurie ; d'où elle va se rassembler au pied de la colline dans un petit lac entouré de faules & de roseaux. Là souvent, aux clartés paisibles de la Lune, les Nymphes dansent au son de ma flûte ; tandis que les Faunes légers sautent en marquant la cadence avec leurs crotalles. (*) Vois sur la colline ces coudriers former par leur entrelacement des grot-

(*) Les crotalles étoient des tuyaux fendus en deux, dont on frappoit les parties l'une contre l'autre., pour marquer la mesure du chant & des instrumens.

tes de verdure : vois ces ronces avec leur fruit noir se traîner autour de mon habitation : vois les branches de cet églantier couvertes de grains d'un rouge éclatant : vois ces pommiers entourés de pampres verds & chargés de fruits. O Chloé ! tout cela m'appartient. Que peut-on souhaiter de plus ? Mais hélas ! si tu ne m'aimes pas , un brouillard sombre couvrira cette belle campagne. Ah Chloé , aime moi ! Nous nous asseoirons ici sur l'herbe molle , tandis que les chevres grimperont sur le flanc escarpé de la montagne , & que les brebis & les genisses fouleront autour de nous l'herbe épaisse ; puis portant nos yeux par-dessus la plaine immense , nous contemplerons la surface éclatante des mers , où les Tritons bondissent en folâtrant & où Phœbus descend de son char. Nous chanterons & nos accens retentiront dans les rochers d'alentour : les Nymphes & les Satyres aux pieds de chevre s'arrêteront pour nous écouter.

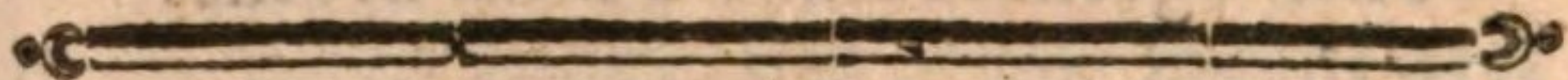
Ainsi chantoit Milon , le Berger de la grotte , pendant que Chloé l'écoutoit dans le bocage. Elle s'avança en sou-

riant & prit le Berger par la main : O
Milon , Berger de la grotte , dit-elle ,
je t'aime plus que les brebis n'aiment le
trefle , plus que les oiseaux n'aiment le
chant : conduis-moi dans ta grotte : le
miel est moins doux pour moi que tes
baifers , & les ruisseaux murmurent
moins agréablement à mon oreille.





IDYLLE III.

IDAS, MICON.*IDAS.*

JE te salue, Micon, aimable chanteur ! Quand tu parois, mon cœur palpite de joie. Depuis qu'assis sur la pierre au bord de la fontaine, tu chantois la chanson du Printemps, je ne t'ai pas revu.

MICON.

Je te salue, Idas, aimable joueur de flûte ! Veux-tu que nous cherchions un lieu couvert, pour nous y asseoir à l'ombre ?

IDAS.

Montons sur cette hauteur, où le grand chêne de Palemon est planté. Il porte au loin son ombrage, & un vent frais voltige sans cesse alentour. Pen-

dant ce temps mes chevres grimperont sur cette roche escarpée & brouteront les tendres arbrisseaux. Vois comme ce bel arbre étend de tous côtés ses longs rameaux & répand avec son ombre une douce fraîcheur ; asseyons-nous ici près de ces rofiers sauvages , les zéphyrz légers se joueront dans nos cheveux. Ah Micon ! Ce lieu est à jamais sacré pour moi. O Palemon ! Ce chêne sera toujours le monument respectable de ta droiture ! Palemon avoit un petite troupeau ; il en sacrifia plusieurs brebis au Dieu Pan. O Pan ! s'écria-t-il, fais que mon troupeau se multiplie , afin que je puisse en donner une partie à mon pauvre voisin ! Pan fit qu'en une année le troupeau de Palemon s'augmenta de moitié ; & Palemon donna la moitié de son troupeau à son pauvre voisin. Puis il fit un sacrifice à Pan sur cette colline , & y planta un chêne en disant : O Pan ! que ce jour où mes vœux sont remplis, soit à jamais sacré pour moi ! bénis ce chêne , afin que chaque année je te fasse un sacrifice sous son ombre ! Micon , veux-tu que je te répète la chanson que je chante toujours sous ce chêne ?

M I C O N.

Si tu m'apprends cette chanson , je te ferai présent de cette flûte à neuf trous : moi-même j'en ai taillé les roseaux , après les avoir choisis avec soin sur le rivage , & je les ai réunis avec de la cire odoriférante.

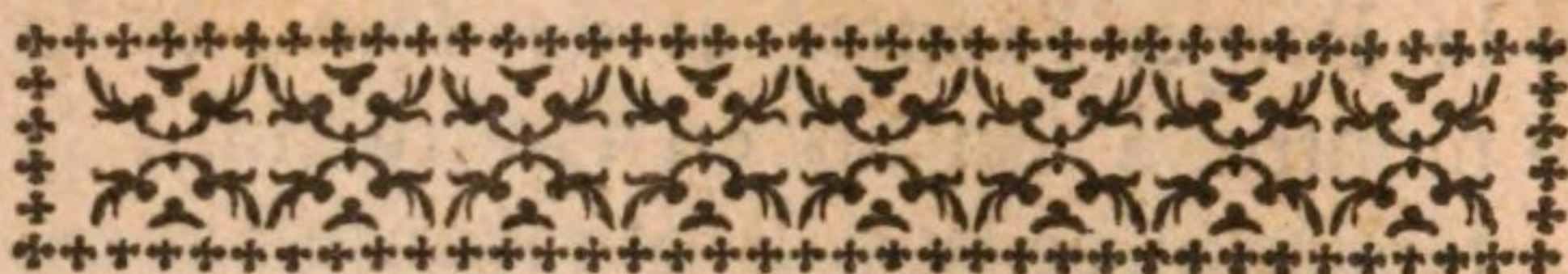
Alors Idas chanta.

» O vous , branchages flexibles , qui
» vous élevez en ceintre sur ma tête !
» votre ombre m'inspire un saint trans-
» port. Doux zéphyr ! quand votre
» souffle me rafraîchit , il me semble
» qu'une Divinité invisible voltige au-
» tour de moi. Et vous , chevres & bre-
» bis ! épargnez , ah épargnez le jeune
» lierre qui naît au pied de ce chêne !
» ne l'arrachez pas ! qu'il monte le long
» de sa tige blanchâtre , & qu'il forme
» autour d'elle des guirlandes de ver-
» dure ! O arbre ! que jamais la foudre,
» que jamais les vents impétueux ne
» renversent ta cime élevée ! Les Dieux
» l'ont ainsi voulu ! tu feras dans tous les
» temps un monument de bienfaisance.
» Ta tête superbe s'élance dans les nues ;

» le Berger l'apperçoit de loin , & la
» montre à son fils en l'instruisant ; la
» tendre mere la voit & raconte l'aven-
» ture de Palemon à son jeune enfant
» qui l'écoute attentivement , assis sur
» ses genoux. Ah Bergers ! laissez après
» vous de pareil monumens ; afin qu'un
» jour , errans dans l'obscurité de nos
» bocages , nous éprouvions à leur af-
» pect de saints transports.

Ainsi chanta Idas : déjà même depuis
long-temps il ne chantoit plus , & Micon
restoît encore assis comme pour l'écou-
ter. Ah Idas , dit-il , la fraîcheur du ma-
tin m'enchanté , le retour du Printemps
me ravit , mais les actions des hommes
vertueux me plaisent encore davantage.
Il dit & donna au Berger la flûte à neuf
trous.





IDYLLE IV.

DAPHNIS.

PENDANT une belle matinée de Janvier, Daphnis étoit assis dans sa cabane! la flamme pétillante d'un bois sec répandoit au dedans une agréable chaleur, tandis que l'hiver ensevelissoit le chaume dont elle étoit couverte sous une épaisse couche de neige. Le Berger d'un air satisfait jettoit ses regards du côté d'une fenêtre étroite, & les promenoit sur la contrée ravagée par les aquilons.

O Hiver! malgré tes rigueurs, que tu as encore de charmes! Quelle clarté riante le Soleil répand à travers les brouillards légers sur ces collines blanches par les frimats! Que cette neige est éclatante! quels magnifiques tableaux présentent, ici, les noires fouches & les branches tortueuses & chauves de ces arbres épars sur ce tapis éblouissant; là, cette

cette cabane grisâtre dont le toit est couvert de neige ; ailleurs , ces haies d'épines , dont la couleur brune coupe la blancheur uniforme de la plaine.

Les grains qui germent dans nos guérets percent la neige de leurs tendres pointes. Que ce verd naissant s'entremêle agréablement avec le blanc qui couvre la terre ! Quel brillant spectacle forment ces buissons voisins ! La rosée en forme de perles éteincelle sur leurs rameaux déliés & sur les filamens légers qui voltigent alentour au gré du vent. La contrée est à la vérité déserte : les troupeaux reposent paisiblement , enfermés dans leurs chaudes étables. A peine apperçoit-on quelquefois la trace du bœuf docile , qui conduit tristement à l'entrée de la cabane le bois que le Berger a coupé dans la forêt prochaine. Les oiseaux ont abandonné les bocages. On ne voit plus voler que la solitaire mésange , qui chante malgré la froidure ; le petit roitelet , qui sautille çà & là ; & le moineau hardi , qui vient familièrement à la porte de nos cabanes becqueter les grains qui sont à terre.

Là-bas , sous ce toit rustique d'où la

B

fumée fort en ondoyant du milieu de ces arbres , est la demeure de ma Philis. O ma Philis ! peut-être qu'assise aussi près de ton foyer , appuyant ton beau visage sur ta main , tu penses à moi & tu desires comme moi le retour du Printemps. Ah Philis , que tu es belle ! mais ta beauté seule n'a point allumé l'amour que je ressens. Je t'aimai du jour que les deux chevres du jeune Alexis se précipiterent de la cime du rocher. Il pleuroit. Mon pere est pauvre , disoit-il ; voilà que j'ai perdu deux chevres , dont l'une étoit pleine. Hélas je n'ose plus retourner à notre cabane. Tu vis couler ses pleurs & la pitié te fit pleurer aussi. Puis essuyant tes larmes , tu pris dans ton petit troupeau deux de tes meilleures chevres , & tu dis au Berger affligé : Alexis , prends ces deux chevres , l'une des deux est pleine. Il pleuroit de joie : tu pleurois aussi de joie d'avoir réparé son malheur.

O Hiver ! quelque rigoureux que tu sois , ma flûte ne demeurera pas pour cela suspendue dans ma cabane & couverte de poussière. Je ne chanterai pas moins des airs tendres pour ma Philis.

Tu as dépouillé nos arbres de feuilles ,
tu as moissonné les fleurs de nos prai-
ries : mais je saurai encore composer
une guirlande pour ma Philis. J'entre-
mêlerai la verdure éternelle du lierre
flexible avec ses grapes bleuâtres. Cette
mésange que je pris hier chantera dans
la cabane de ma Philis. Je la lui porterai
aujourd'hui avec la guirlande. Chante
alors , aimable oiseau ; amuse-la de ton
agréable ramage : elle t'adressera la pa-
role avec un sourire gracieux , elle te
donnera à manger dans sa belle main.
Oh , avec quel empressement elle te
prodiguera ses soins en songeant que tu
viens de moi !





IDYLLE V.

MIRTILE.

PENDANT une belle soirée, Mirtile étoit allé visiter l'étang voisin dont les eaux réfléchissoient l'éclat de la Lune : le calme profond des campagnes éclairées par cette douce lumière, & les tendres accens du rossignol l'avoient retenu long-temps plongé dans un ravissement tranquille. Mais il revint enfin dans le berceau de pampres verts, situé devant sa cabane solitaire : il trouva son vieux pere qui sommeilloit paisiblement au clair de la Lune. Le vieillard étoit couché sur le gazon, sa tête grise étoit appuyée sur une de ses mains. Mirtile s'arrêta devant lui les bras croisés l'un sur l'autre. Il garda long-temps cette posture : sa vue restoit constamment fixée sur son pere : seulement il regardoit de temps en temps le Ciel à

travers le feuillage , & des larmes de joie couloient de ses yeux.

O toi , dit-il , toi que j'honore le plus après les Dieux ! O mon pere , comme tu reposes doucement ! Que le sommeil du juste est riant ! Tu as sans doute porté tes pas chancelans hors de la cabane , pour célébrer le soir par de saintes prieres , & tu te feras endormi en priant. Tu auras aussi prié pour moi , ô mon pere. Ah que je suis heureux ! Les Dieux entendent ta priere ; car autrement , pourquoi notre cabane seroit-elle à l'abri de tout danger & ombragée par des rameaux courbés sous le poids de leurs fruits ? Pourquoi la bénédiction du Ciel seroit-elle sur nos troupeaux & sur les productions de nos champs ? Lorsque satisfait de mes foibles soins pour le repos de ta vieillesse cassée , tu verses des larmes de joie ; lorsque tournant tes regards vers le Ciel , tu me donnes ta bénédiction d'un air content : Ah mon pere , de quel sentiment je suis alors pénétré ! Ma poitrine s'enfle & des larmes pressées ruissellent de mes yeux. Encore aujourd'hui quittant mes bras pour aller hors de la cabane te ranimer

à la chaleur du Soleil, & contemplant autour de toi le troupeau bondissant sur le gazon, les arbres chargés de fruits & la fertilité répandue sur toute la contrée : mes cheveux, disois-tu, sont blanchis dans la joie. Campagnes chéries, soyez bénies à jamais ! Mes regards obscurcis n'ont pas encore longtemps à vous parcourir. Bientôt je vous quitterai pour d'autres campagnes plus heureuses. Ah mon pere, mon meilleur ami, je dois donc bientôt te perdre ! O triste pensée ! Alors hélas, j'érigerai un autel à côté de ta tombe ; & toutes les fois qu'il me luira un jour propice où j'aurai pu faire du bien à quelque infortuné, ô mon pere, je répandrai du lait & des fleurs sur ton monument.

Il se tut & regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Comme il est étendu paisiblement ! comme il sourit au milieu de son sommeil ! ah sans doute, ajouta-t-il en sanglotant, ses actions vertueuses, retracées dans ses songes, ont fait monter sur son front l'expression de sa bienfaisance. Quel doux éclat la Lune répand sur sa tête chauve & sur sa barbe argentine ! Oh

puissent les vents frais du soir, puisse
la rosée humide ne te faire aucun mal !
A ces mots, il lui baise le front pour
l'éveiller doucement, & le conduit
dans la cabane pour lui procurer sur des
peaux molles un sommeil plus com-
mode.





IDYLLE VI.

LYCAS ET MILON.

LE jeune chanteur Milon , dont le menton délicat n'étoit encore garni que d'un duvet léger , repandu çà & là , comme l'herbe naissante qui perce à l'ouverture du Printemps à travers les dernieres neiges ; le beau Lycas , portant ses cheveux ondoyans & blonds comme les épis aux approches de la moisson , se rencontrèrent un jour en conduisant leurs troupeaux bélans derriere un bois de hêtre. Je te salue , Lycas , dit le chanteur Milon , & il lui présenta la main : entrons , ajouta-t-il , dans ce bois de hêtre. Pendant ce temps , nos troupeaux fouleront l'herbe molle sur le bord de l'étang , & mon chien vigilant les empêchera de se disperser.

L Y C A S.

Non , Milon , plaçons-nous sous ce rocher dont la cime s'élève en ceintre

& dont les quartiers détachés sont couverts d'une tendre mousse. Cet endroit est agréable & frais. Vois comme ce clair ruisseau se précipite en écume à travers les broussailles agitées, & semble se changer en une poussière humide; comme il frémit entre leurs tiges entrelacées & court se perdre dans l'étang. Asseyons-nous dans ce lieu agréable & frais sur cette pierre couverte de mousse: l'ombre épaisse de ce bois de hêtres s'étendra jusques sur nous.

Ils allerent s'asseoir au pied du rocher, sur la pierre couverte de mousse; & MILON prenant la parole: O Lycas, dit-il, favant joueur de flûte, il y a déjà long-temps que j'ai entendu vanter tes chansons; essayons qui de nous chantera le mieux, car les Muses me favorisent aussi. Je mettrai pour prix cette genisse que tu vois agréablement tachetée de noir & de blanc.

LYCAS.

Et moi je mets la meilleure chevre de mon troupeau avec son petit, celle qui arrache le lierre de ce saule que voilà au bord del'étang, & dont le chevrau bon-

dit auprès d'elle. Mais, Milon, qui sera le juge ? Appellerai-je le vieux Menalque ? Le voilà qui travaille à conduire cette source dans la prairie le long du bois de hêtres. Il se connoit au mérite du chant.

Alors les deux Bergers appellerent Menalque ; il vint & s'assit auprès d'eux sur la pierre couverte de mousse, & Milon commença ainsi.

M I L O N.

Heureux celui qui possède la faveur des Muses. Qu'il est doux, quand le cœur palpite de joie, qu'il est doux de faire retentir de ses chants les échos & les bois d'alentour ! Mes chansons ne sont jamais plus belles que lorsque le clair de la Lune ou l'éclat vermeil de l'aurore ravissent mes sens. Je fais aussi que le chant donne de la sérénité aux heures sombres & nébuleuses. Les Muses me sont favorables. Je leur destine cette chevre blanche comme la neige. Je veux incessamment la leur offrir en sacrifice, après avoir paré ses cornes de guirlandes de fleurs, & chanter en leur honneur une Hymne nouvelle.

LYCÆS.

Lorsque je balbutiois encore , assis sur les genoux de mon pere , s'il jouoit quelque air sur son chalumeau , je l'écoutois dès-lors avec attention , & je bégayois l'air après lui , ou bien je lui tirois en fouriant sa flûte de la bouche & je formois des tons dissonans ; mais bientôt Pan m'apparut en songe. Jeune homme , me dit-il , va dans la forêt chercher la flûte que le chanteur Hylas a suspendue au chêne qui m'est consacré ; tu es digne d'en jouer après lui. Encore hier j'ai présenté à ce Dieu des bourgeons de mes arbres nouvellement greffés , & j'ai versé devant lui une cruche pleine d'huile & une autre cruche pleine de lait.

MILON.

L'amour nous anime aussi à chanter : il inspire plus puissamment que l'éclat de l'aurore , plus que la fraîcheur de l'ombre , plus que la clarté paisible de la Lune. O moment plein de charmes quand une Bergere vertueuse applaudit à nos chansons , quand elle les récom-

pense d'un doux sourire, ou d'une guirlande ! Daphné m'a appelé son ami : depuis ce moment un jour pur luit dans mon cœur, comme le Soleil du Printemps éclate sur nos campagnes, depuis ce moment les airs que je chante sont plus beaux. Daphné ! ô ma Daphné ! ton sourire est gracieux comme celui de la bienfaisante Cérès, & ton savoir égale celui des Muses.

LYCAS.

Hélas, mon cœur est resté longtemps libre d'amour. Tranquille alors, je ne chantois que les louanges des Dieux, le soin des troupeaux, l'art de greffer les arbres ou les travaux de la vigne. Mais depuis que j'ai vu Chloé, l'insensible Chloé, je ne chante plus que des airs plaintifs, une sombre tristesse empoisonne tous mes plaisirs. Peu s'en est fallu que je n'aie triomphé de mon amour ; il ne revenoit plus que rarement dans mon cœur. Mais hélas, je ne dois plus songer à en triompher depuis que j'ai revu Chloé près des prunelliers en fleur & que je l'ai entendu chanter. Les zéphirs badins, folâtrant

lâtrant parini les buissons , faisoient tomber sur Chloé une pluie de fleurs , qui par leur blancheur éclatante sembloient remettre sous nos yeux les neiges de l'hiver.

M I L O N.

Vers cette forêt noire de sapins ; murmure un ruisseau qui sort des bruyeres ; c'est là que Daphné conduit souvent son troupeau. Dernierement au lever de l'aurore , j'ornai ce lieu de guirlandes , qui voltigeoient suspendues d'un arbusse à l'autre & serpentoient autour de chaque tige : on auroit cru voir le sanctuaire du Printemps ou de l'aimable Vénus. Je veux , dis-je alors , je veux encore graver nos noms sur ce pin. Je me cacherais ensuite dans quelque bosquet , je la verrai sourire , & j'entendrai ce qu'elle dira. En finissant ces mots , je me mis à graver sur l'écorce ; lorsque je sentis une guirlande qui entouroit tout-à-coup mon front. Un doux saisissement me fit regarder aussi-tôt derriere moi , & je vis Daphné qui rioit. J'ai tout entendu , dit-elle , & en même temps elle im-

prima sur mes levres le baiser le plus tendre.

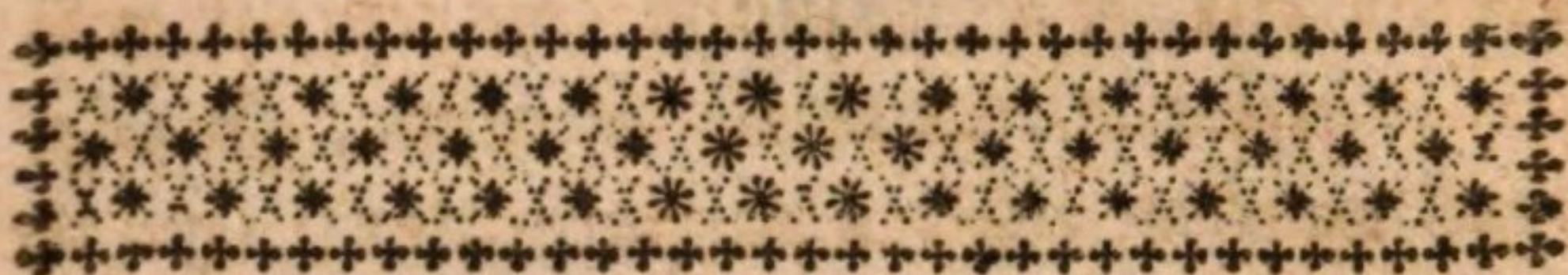
LYCAS.

Au pied de cette colline est ma cabane environnée d'ombre : c'est là que mes ruches sont disposées en deux files sur les bords fleuris d'un ruisseau. Mes abeilles s'y livrent aux travaux de leur république , sous l'ombrage frais d'un plant d'oliviers. Leur effort ne les a encore jamais portées loin de mes vergers , elles y bourdonnent sans cesse autour des arbres couverts de fleurs , & rassemblent pour moi d'amples provisions de miel & de cire. Regarde dans la prairie ces vaches errantes ; vois comme leurs mammelles sont gonflées par l'abondance de leur lait , & comme ces veaux bondissans folâtroient autour d'elles. Vois comme mes chevres & mes brebis nombreuses arrachent les feuilles des arbrustes , ou tondent l'herbe naissante. Voilà , Chloé , voilà ce que les Dieux m'ont donné ; ils m'aiment, parce que je suis vertueux. Ne veux-tu pas , Chloé , ne veux-tu pas m'aimer aussi , comme les Dieux

m'aiment, parce que je suis vertueux ?

Ainsi chanterent les Bergers ; & Menalque leur dit : à qui adjuderai - je le prix , aimables Chanteurs ? Vos chants sont doux comme le miel ; ils coulent agréablement comme ce ruisseau ; ils ravissent comme un baiser pris sur des levres vermeilles. Prens , Lycas , la genisse tachetée de noir , & donne à Milon la chevre avec son chevreau.





IDYLLE VII.

AMYNTAS.

LE Berger Amyntas revenoit de grand matin de la forêt voisine , portant sa hache sous son bras , & sur son dos une lourde charge de perches qu'il venoit de couper pour en faire une haie , lorsqu'il apperçut un jeune chêne planté sur le bord d'un ruisseau rapide. La violence des eaux avoit dépouillé les racines de la terre qui les couvroit , & l'arbre sembloit attendre tristement sa chute prochaine. Ah , dit Amyntas , ce seroit grand dommage qu'un si bel arbre fut renversé par ce torrent impétueux ! Non , il ne sera pas dit que ta cime soit engloutie dans ses flots & serve de jouet à leur fureur ! En même temps il mit à terre les perches dont ses épaules étoient chargées ; (j'en puis , dit-il , aller chercher d'autres :) & les taillant il se mit à en conf-

truire autour de l'arbre une forte digue qu'il combla de terre humide. Quand la digue fut achevée, quand les racines dépouillées furent recouvertes de terre, il reprit sa hache sur ses épaules, puis jettant encore sur son travail un œil satisfait, il sourit sous l'ombrage du chêne conservé par ses mains. Il se disposoit à retourner dans la forêt pour y chercher de nouvelles perches; mais du creux du chêne la (*) Dryade le rappella d'une voix gracieuse : Quoi ! lui dit-elle, je te laisserois partir sans te marquer ma reconnoissance ! Dis-moi, Berger bienfaisant, que voudrois-tu que je fisses pour toi ? Je fais que tu es pauvre, & que tu ne menes que cinq brebis aux pâturages. O Nymphé, si tu me permets de t'adresser une prière, dit le Berger indigent, mon voisin Palemon est malade depuis la moisson, fais qu'il recouvre la santé.

Sa demande fut écoutée favorablement, & Palemon recouvra la santé : mais Amyntas éprouva de plus la pro-

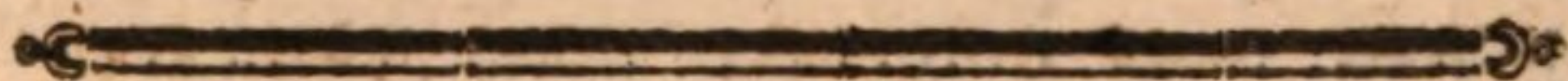
(*) Les Dryades étoient les Divinités tutélaires des chênes, elles naissoient & mourroient avec l'arbre.

tection de la Divinité dans ses troupeaux, dans ses arbres & dans ses fruits. Il devint un riche Berger ; les Dieux ne laissent aucun bienfait sans récompense.





IDYLLE VIII.

DAMON ET DAPHNÉ.*D A M O N.*

IL est passé, Daphné, ce noir orage. Le bruit effrayant du tonnerre ne se fait plus entendre. Ne crains rien, Daphné, je ne vois plus les éclairs serpenter en longs sillons de feu sur le fond obscur des nuages. Quittons cette grotte. Les brebis que la frayeur avoit rassemblées sous ce toit de feuillages, secouent les gouttes d'eau dont leur toison est humectée & se dispersent de nouveau sur les pâturages qu'une pluie douce a rafraîchis. Avançons & contemplons l'éclat que le retour du Soleil répand sur la campagne.

Ils sortirent alors de la grotte qui leur avoit servi d'asyle, se tenant tous deux par la main. Quelle magnificence !

s'écria Daphné , en ferrant la main du Berger ; que la campagne est riante ! Comme l'azur du Ciel paroît vif entre ces nuages qui s'écartent ; comme ils fuient ces nuages ; comme leurs ombres se dispersent çà & là sur la plaine éclairée par le Soleil ! Regarde , Damon , regarde là-bas les cabanes & les troupeaux dans l'ombre ; mais voilà déjà l'ombre qui fuit & le Soleil qui la remplace. Vois-tu comme elle court à travers le vallon sur la prairie émaillée !

Ah , Daphné ! s'écria Damon , regarde là-bas l'arc d'Iris , comme il est brillant ; vois comme il s'appuie sur cette colline éclatante , d'où il s'étend jusques sur la colline opposée. La Déesse favorable par les vives couleurs qu'elle imprime sur la nue obscure , annonce le calme à la contrée & semble sourire au vallon que l'orage a épargné.

Daphné répondit , en lui passant tendrement un de ses bras autour du cou : vois comme les zéphyrs de retour badinent avec les fleurs ; vois comme les gouttes de pluie étincellent sur ces fleurs ranimées. Regarde ces papillons bigarrés & ces vermisseaux ailés qui folâtent

dans l'air aux rayons du Soleil, & cet étang voisin Oh comme ces buissons mouillés & ces saules tremblans brillent autour de ses bords : vois-tu comme ses eaux tranquilles répètent de nouveau l'image du Ciel serein & des arbustes d'alentour ?

D A M O N.

Embrasse-moi, Daphné, embrasse-moi ; ô quel torrent de joie me pénètre ! Que tout ce qui nous environne est beau ! Quelle source intarissable de ravissement ! Depuis le Soleil vivifiant, jusqu'à la plus petite des plantes, tout est prodige ! Quel transport me saisit & m'entraîne ! Lorsque du sommet d'une colline élevée, je promene mes regards sur la vaste plaine ; lorsqu'étendu sur le gazon, j'observe l'immense variété des fleurs, des plantes & de leurs petits habitans, ou que pendant les heures de la nuit je considère le Ciel semé d'étoiles ; lorsque je réfléchis sur la révolution des saisons ou sur la croissance des innombrables végétaux quand je contemple toutes ces merveilles, ma poitrine s'enfle,

mes pensées se pressent au dedans de moi , je ne puis les développer ; alors je pleure , je tombe abattu & je balbutie mon étonnement à celui qui a créé la terre. O Daphné , rien n'est comparable à ce ravissement , si ce n'est le charme d'être aimé de toi.

D A P H N É.

Ah , Damon , mon ame n'est pas moins transportée à la vue de ces merveilles. Tous deux unis dans les plus doux embrassemens , admirons ensemble les rayons naissans de l'aurore , la splendeur du Soleil couchant & l'éclat paisible de la Lune ; que nos poitrines palpitent ferrées l'une contre l'autre , que nos paroles inarticulées se confondent & balbutient notre étonnement ! Quelles délices inexprimables , quand un pareil transport se mêle aux transports de l'amour le plus tendre !





IDYLLE IX.

DAMON ET PHILIS.

D A M O N.

J'AI déjà vu seize Printemps ; mais
ma chere Philis , je n'en ai point
encore vu d'aussi beau que celui-ci :
fais-tu pourquoi ? C'est que je garde
mon troupeau près de toi.

P H I L I S.

Et moi j'ai vu à présent treize Prin-
temps. Ah , mon cher Damon , aucun ,
non aucun ne m'a encore paru aussi
beau que celui-ci ; fais-tu pourquoi ?
& sans attendre sa réponse , elle le ferra
en soupirant contre sa poitrine.

D A M O N.

Vois-tu , Philis , comme les arbres
de ce bocage touffu se ceignent en ber-

ceau près de cette écluse ? entens - tu murmurer cette fontaine ? Allons nous y reposer sur l'herbe épaisse , & . . .

P H I L I S.

Volontiers , mon cher Damon , car je ne suis gaie qu'auprès de toi ; vois-tu comme mon sein palpite de joie ? car . . . songes-y bien , il y a cinq heures toutes entieres que je ne t'ai vu.

D A M O N.

Affis-toi , ma chere Philis , assis-toi ici sur le trefle ; ô que ne puis-je voir sans cesse ton sourire & tes yeux ! . . . Non , ne me regarde pas ainsi , dit-il , & il ferma doucement les yeux de la jeune Bergere : oui , en vérité , quand ton regard avec ce sourire rencontre mes yeux , je ne fais ce qui m'arrive ; je frémis , je soupire & je ne puis parler.

P H I L I S.

Ote , Damon , ôte ta main de dessus mes yeux ; quand ta main presse la mienne , j'éprouve la même chose , je sens une agitation intérieure à laquelle je ne comprends rien , & le cœur me bat.

DAMON.

D A M O N.

Vois-tu , Philis , vois - tu là - bas sur cet arbre ces deux colombes ? Regarderegarde comme elles entrelacent amicalement leurs aîles. Ecoute comme elles gémissent tendrement. Ha ! ha ! les voilà qui se becquetent l'une à l'autre leurs cols nuancés , & leurs têtes mignonnes & leurs petits yeux. Viens , Philis , viens , entrelaçons nos bras comme elles entrelacent leurs ailes. Tends-moi ton col & tes yeux , afin que je puisse aussi te becqueter.

P H I L I S.

Mets tes levres contre les miennes , & puis nous nous becqueterons l'un l'autre.

D A M O N.

Ah , Philis , ah que ce jeu est doux ! Grand-merci , grand-merci , charmantes colombes ; que jamais l'autour ne vous ôte la vie.

P H I L I S.

Grand-merci , charmantes colombes , grand-merci , volez ici sur mes genoux , venez demeurer avec moi. Je

D

vous ramasserai dans les champs & dans les bois les meilleures graines. Tandis que Damon me becquetera, vous pourrez aussi vous becqueter sur mes genoux.... Elles ne viennent point... Elles s'envolent....

D A M O N.

Ecoute, Philis, il me vient une idée. Amyntas chantoit dernièrement le charme des baisers : si c'en étoit là ?

» Une boisson fraîche, disoit-il, n'est
» pas la moitié aussi agréable aux mois-
» sonneurs fatigués que l'est un baiser à
» des amans. Le bruit qui l'accompa-
» gne est mille fois plus doux que ne
» l'est, lorsque l'ardeur du midi nous
» brûle, le murmure d'un ruisseau qui
» coule à l'ombre d'un bois épais.

P H I L I S.

Oui, certainement ! je parierois que ce sont là des baisers. Viens, nous allons le demander à Chloé. Mais auparavant raccommode-moi ma guirlande, car tu as dérangé tous mes cheveux.





IDYLLE X.

LA CRUCHE CASSÉE.

UN Faune aux pieds de chevre re-
 posoit , étendu sous un chêne , &
 plongé dans un sommeil profond. De
 jeunes Bergers l'apperçurent. Atta-
 chons-le fortement à cet arbre , dirent-
 ils ; il faudra bien qu'il nous chante une
 chanson pour obtenir sa liberté. Ils le
 lierent au tronc du chêne & ils l'éveil-
 lerent en lui jettant des glands. Où suis-
 je ? dit le Faune en bâillant & en éten-
 dant ses bras & ses pieds de chevre. Où
 suis-je ? où est ma flûte ? où est ma cru-
 che ? Ah , voici les morceaux de la plus
 belle des cruches ! Je suis tombé ici hier
 étant yvre & je l'ai cassée Mais qui
 est-ce qui m'a lié ? Il dit , & regardant
 autour de lui , il entendit les éclats de
 rire des Bergers. Allons , déliez - moi ,
 petits garçons , leur cria-t-il. Nous ne te
 déliions point dirent-ils, que tu ne nous

aies chanté une chanson. Que voulez-vous, Bergers, que je vous chante ? dit le Faune. Je vais vous chanter ma cruche cassée ; asseyez-vous sur l'herbe autour de moi. Les Bergers se placèrent autour de lui sur le gazon, & il commença ainsi :

Elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

Qu'elle étoit belle , ma cruche ! c'étoit le plus bel ornement de ma grotte. Quand un Dieu des bois passoit , je lui criois : viens boire & voir la plus belle des cruches. Jupiter même dans ses fêtes les plus joyeuses n'avoit pas une plus belle cruche.

Elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

Quand mes amis s'assembloient chez moi , nous nous asseyions autour de la cruche , nous buvions ; & celui qui buvoit , chantoit l'aventure gravée sur le côté de la cruche que touchoient ses levres. Hélas , mes amis , nous ne boirons plus de cette belle cruche , nous ne chanterons plus l'aventure gravée

sur le côté que toucheront nos levres !

Elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

Sur cette cruche on avoit gravé l'infortune du Dieu Pan, lorsque saisi d'effroi il vit la plus belle des Nymphes se métamorphoser dans ses bras même en une touffe de roseaux bruyans. Il coupa dans ces roseaux plusieurs tuyaux de longueur inégale , & les réunissant avec de la cire , il en composa une flûte , & joua aussi-tôt sur le rivage un air lugubre. Echo entendit cette musique nouvelle , & la répéta aux bocages & aux collines étonnées.

Mais elle est cassée ! elle est cassée la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

On voyoit ensuite Jupiter en forme de taureau blanc , transporter sur son dos la Nymphé Europe à travers les flots. Sa langue flatteuse caressoit les genoux d'albâtre de la belle désolée, qui pendant ce temps se lamentoit & joignoit les deux mains au-dessus de sa tête ; cependant les zéphyrs folâtres se jouoient avec les boucles de sa che-

velure ondoyante, & les amours portés sur des dauphins complaisans précédoient sa marche en riant.

Mais elle est cassée ! elle est cassée la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

On y voyoit aussi gravé le beau Bacchus assis sous un berceau de pampre ; une Nymphe étoit couchée à son côté : elle avoit son bras gauche passé sous la tête du Dieu, & de sa main droite élevée, elle lui enlevait la coupe, que redemandoient ses lèvres riantes. Elle le regardoit d'un air languissant qui sembloit solliciter des baisers. Aux pieds de Bacchus jouoient ses tigres tachetés, qui d'un air caressant mangeoient des raisins dans les mains délicates des Amours.

Mais elle est cassée ! elle est cassée la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi. Echo répète-le aux forêts, redis-le aux Faunes dans leurs grottes ; elle est cassée ! en voici les morceaux autour de moi.

Ainsi chanta le Faune ; alors les jeunes Bergers le délièrent, & regarderent avec admiration les morceaux de la cruche épars sur le gazon.



IDYLLE XI.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

LE Soleil étoit près de se coucher lorsque Chloé se rendit avec son cher Daphnis sur le rivage solitaire du ruisseau qui coule en murmurant à travers le bocage de saules. Ils entrèrent dans le bocage en se tenant par la main. Déjà cependant Alexis étoit assis sur le bord du ruisseau. Il étoit beau & jeune, mais l'amour ne s'étoit encore jamais éveillé dans son cœur. Je te salue, jeune homme sans amour, lui dit Daphnis; il se pourroit bien pourtant qu'enfin quelque belle eût rendu ton cœur sensible, puisque tu viens chercher ainsi les ombrages solitaires; car les Amans cherchent volontiers l'ombre & la solitude. Je viens ici avec ma Chloé, nous allons chanter dans ces paisibles bosquets le bonheur de notre amour. Il dit & pressa la main de la Bergere contre son cœur: Veux-tu nous entendre, Alexis?

Non , aucune belle n'a encore rendu mon cœur sensible. Je suis venu ici pour admirer cet éclat dont le Soleil couchant dore nos montagnes ; mais j'écouterai volontiers vos chants , car rien n'est plus agréable que d'entendre à la fin du jour des chants mélodieux.

DAPHNIS.

Viens , Chloé , asseyons-nous sur l'herbe à côté de lui ; chantons : ma flûte accompagnera ton chant ; & toi , Alexis , tu es un habile joueur de flûte , accompagne-moi quand je chanterai.

Je t'accompagnerai , dit Alexis : alors ils s'assirent sur le gazon au bord du ruisseau , & Daphnis commença ainsi.

DAPHNIS.

Vallon paisible , & vous collines verdoyantes ; non , il n'est point de Berger aussi fortuné que moi , puisque Chloé m'aime. Ma Chloé plaît à l'égal des premiers rayons du matin , lorsque le Soleil se détache lentement du sommet des montagnes. Dans cet instant chaque fleur se réjouit , les oiseaux chantent au

devant de l'astre du jour ; pleins d'allé-
gresse , ils fauent çà & là sur les foi-
bles rameaux & font tomber la rosée
qui mouille les feuilles.

C H L O É.

L'hirondelle est transportée de joie ,
lorsque réveillée du sommeil qui pen-
dant l'hiver la retenoit ensevelie dans
un étang , elle ouvre les yeux aux
charmes du Printemps. Elle voltige sur
les faules , elle chante aux collines &
au vallon le plaisir qu'elle ressent ; elle
s'écrie : ô mes compagnes ! réveillez-
vous , voici le Printemps. Cependant
je suis mille fois plus transportée en-
core , car Daphnis m'aime ; je m'écrie ,
ô mes compagnes ! il est mille fois
moins doux de voir renaître le Prin-
temps , que d'être aimée d'un jeune
homme vertueux.

D A P H N I S.

J'aime à voir sur le penchant d'une
colline lointaine , les troupeaux errer
parmi les sombres bocages. Cependant ,
ô ma Chloé ! j'ai plus de plaisir encore
à voir une guirlande de fleurs nouvelles
serpenter parmi tes cheveux bruns. J'ai-

me à voir éclater l'azur d'un Ciel pur & serein ; mais l'éclat de tes yeux bleus est bien plus agréable lorsqu'ils m'invitent d'un air riant. Oui, ma chere Chloé, je t'aime plus que les poissons légers n'aiment les viviers limpides, plus que l'alouette n'aime la fraîcheur du matin.

C H L O É.

✓ Dernièrement je me regardois dans l'onde tranquille. Je soupirois : ah ! disois-je, si je pouvois plaire à Daphnis, au meilleur des Bergers ? Pendant ce temps-là, tu étois derriere moi, sans que je t'apperçusse ; tu jettois des fleurs par dessus ma tête, & mon image dispa-roissoit parmi les cercles qu'elles formoient. Effrayée je regardai autour de moi, je soupirai, & tu me pressa contre ta poitrine. Hélas, t'écrias-tu, les Dieux me sont témoins que je t'aime. Ah ! dis-je alors, je t'aime plus que les abeilles n'aiment les fleurs, plus que les fleurs n'aiment la rosée du matin.

D A P H N I S.

O Chloé ! lorsque les yeux mouillés de larmes & me serrant dans tes bras,

tu me dis : Daphnis , je t'aime. Alors à travers l'ombre des arbres j'éleve mes regards vers le Ciel éclatant. O Dieux ! m'écriai-je en soupirant , comment puis-je assez vous remercier de mon bonheur , de ce que vous m'avez donné Chloé ? Puis retombant sur son sein ; je pleure & ses baisers essuient mes larmes.

C H L O É.

Et mes baisers essuient tes larmes ; mais aussi-tôt des larmes plus abondantes coulent de mes yeux & se mêlent aux tiennes. Je soupire alors , » ah Daphnis ! tu soupires à ton tour » , ah Chloé ! & l'écho soupire après nous. L'herbe tendre du Printemps récrée les troupeaux ; les fraîches ombres récréent pendant les ardeurs brûlantes du midi : pour moi , Daphnis , rien ne me récrée autant que d'entendre ta bouche gracieuse me dire que tu m'aimes.

Ainsi chanterent Daphnis & Chloé. Heureux enfans ! dit Alexis , & il soupira. Heureux enfans ! ah ! maintenant je sens que l'amour est un bonheur ; vos chants , vos regards & vos transports me l'ont appris.



IDYLLE XII.

LYCAS,

OU L'INVENTION DES JARDINS.

L'HIVER orageux nous tient renfermés dans nos appartemens , & les tourbillons impétueux agitent les flocons qui tombent en pluie argentée. L'imagination va m'ouvrir le trésor des images qu'elle a recueillies dans la saison des fleurs , ou pendant les ardeurs brûlantes de l'Eté , ou en contemplant la riche variété de l'Automne. Dans leur nombre je choisirai les plus belles , je les arrangerai , j'en ornerai pour toi mes chants , aimable Daphné. C'est ainsi qu'un Berger compose une guirlande pour sa Bergere , & ne choisit que les fleurs les plus belles. Oh puissai-je réussir à te plaire ! lorsque ma muse va chanter , comment dans la jeunesse du monde , un Berger inventa l'art des jardins.

C'est

C'est ici le lieu , disoit le beau Berger Lycas , c'est sous cet ormeau qu'hier au coucher du Soleil , la belle Chloé m'a donné le premier baiser. Tu étois ici , tu soupirois , tandis que mes bras tremblans s'entrelaçoient autour de toi ; tandis que mes paroles mal assurées , mon cœur palpitant & mes yeux en pleurs t'apprenoient mon amour. O Chloé ! ce fut alors que ta houlette s'échappa de ta main tremblante , ce fut alors que tu te laissas tomber sur mon sein agité. Lycas , dit - tu d'une voix entrecoupée , ô Lycas ! je t'aime ! Bois paisibles, fontaines solitaires, foyez-en témoins ; mille fois vous avez entendu les plaintes de mon amour , & vous , fleurs , vous vous êtes abreuvées de mes larmes comme de la rosée.

O Chloé ! quelle joie me ravit ! Oui , l'amour est un bonheur inexprimable ! Que ce lieu soit à jamais consacré à l'amour ! Je veux planter des rosiers autour de cet ormeau. Le long de sa tige s'élèvera en serpentant la souple scammonée parée de ses fleurs d'un blanc tacheté de pourpre. Je veux rassembler ici tout le Printemps. Je planterai la belle pivoine à

côté des lys. J'irai dérober aux prairies & aux collines leurs plantes chargées de fleurs, la violette & l'œillet, la campanelle azurée & la brune scabieuse. Je prendrai tout; j'en formerai comme un bosquet où l'on respirera les plus doux parfums; je conduirai ensuite la source voisine autour de cette forêt de fleurs qui deviendra une petite Isle, & je l'environnerai d'une haie d'épines pour empêcher les chevres & les brebis de la détruire. Accourez alors! accourez plaintives tourterelles, vous qui vivez d'amour, venez gémir sur la cime de l'ormeau: venez petits oiseaux! poursuivez vos compagnes à travers les buissons de roses, chantez votre bonheur sur leurs rameaux balancés; & vous papillons bigarrés de couleurs sans nombre, joignez-vous dans les bosquets de fleurs & unissez-vous sur les lys agités par vos transports.

Alors le Berger qui passera dans le voisinage, s'écriera, lorsque les zéphyrs porteront au loin jusqu'à lui ces doux parfums: à quelle divinité ce lieu est-il consacré? Appartient-il à Venus? Ou bien Diane l'a-t-elle ainsi embelli pour s'y livrer au sommeil après les fatigues de la chasse?



IDYLLE XIII.

PALEMON.

QUE l'aurore brille agréablement à travers ces coudriers & ces rosiers sauvages qui s'étendent devant ma fenêtre ! Que l'hirondelle chante gaiement sur la poutre qui soutient le toit de ma cabane ! La vive alouette chante aussi du haut des airs. Toute la nature s'éveille : la rosée a ranimé les plantes , elles semblent rajeunies ; je crois rajeunir aussi. Mon bâton , le soutien de ma vieillesse , va me conduire à la porte de ma chaumière. Là , je me placerai vis-à-vis du Soleil levant , & je parcourrai des yeux la verdure des prés.

Que tout ce qui m'environne est beau ! Tout ce que j'entens est la voix du bonheur & de la reconnoissance. Les oiseaux dans les airs , le Berger dans la plaine chantent la joie qui les anime ; les troupeaux sur les collines verdoyantes & dans les vallons entrecoupés de ruis-

seaux , expriment le plaisir par leurs mugissemens. Combien de temps , ô Dieux , combien de temps ferai-je encore témoin de votre bonté ? J'ai vu quatre-vingt-dix fois la révolution des saisons , & quand mes pensées se tournent en arriere pour contempler depuis ce moment jusqu'à l'heure de ma naissance , cette vaste , mais douce perspective , dont le premier terme échappe à ma vue & semble se perdre dans le vague d'un air pur & serein , ah qu'alors tout mon cœur est ému ! Ce transport que ma langue ne peut balbutier ; ces larmes de joie que je répands , ah Dieux ! ne sont-ce pas là de trop foibles actions de graces pour vos bienfaits ? Ah coulez mes larmes , coulez le long de mes joues ! Quand je regarde en arriere , il me semble que toute ma vie n'a été qu'un long Printemps , & que les momens ténébreux , semés dans son cours , ont été de ces orages passagers qui rafraîchissent les campagnes & raniment les plantes. Jamais une contagion funeste n'a diminué notre troupeau ; jamais aucun accident n'a fait périr nos arbres ; jamais l'infortune ne s'est reposée long-temps sur cette cabane.

Avec quels transports j'envifageois l'avenir , lorsque mes enfans sourioient en folâtrant dans mes bras , ou lorsque ma main guidoit leurs pas chancelans ! En voyant germer ces tendres rejettons , je portois ma vue dans l'avenir , je verfois des larmes de joie ; je veux , disois-je , les garantir de tous les accidens ; je veillerai sur leur croissance , les Dieux béniront mes efforts , ils s'éleveront , ils porteront des fruits , ils deviendront arbres , & la douce fraîcheur de leur ombre récréera ma foible vieillesse. En parlant ainsi , je les pressois contre ma poitrine. Maintenant qu'ils ont achevé de croître sous la bénédiction des Dieux , ma vieillesse grisonnante trouve sous leur ombre un heureux abri. C'est ainsi que j'ai vu croître ces pommiers , ces poiriers & ces grands noyers que j'ai plantés dans ma jeunesse autour de ma cabane. Ils étendent au loin leurs rameaux antiques , & couvrent d'un ombrage agréable ma petite habitation.

La plus cruelle de toutes mes peines , ce fut , ô ma chere Mirta ! ce fut lorsque penchée sur mon sein palpitant ,

tu expiras dans mes embrassemens. Douze fois déjà le Printemps a paré ta tombe de fleurs. Mais le jour, l'heureux jour approche, où mes os seront étendus près des tiens. La nuit prochaine va peut-être en amener le moment.

Je vois avec plaisir ma barbe grise flotter en ondes blanchâtres sur ma poitrine & rendre témoignage de la constante bonté des Dieux. Doux zéphyr qui voltigez autour de moi, ne dédaignez pas de vous jouer dans les replis argentés que ma barbe forme sous mon menton : ils valent bien les cheveux blonds du jeune homme enjoué, & les boucles brunes qui flottent sur le col de la jeune fille dans la fleur de sa beauté.

Que ce jour soit pour ma vieillesse un jour de réjouissance ! Je rassemblerai autour de moi tous mes enfans, & jusqu'à mon petit fils qui commence à bégayer. J'offrirai aux Dieux un sacrifice : l'autel sera placé ici à l'entrée de ma cabane, j'entourerai ma tête chauve d'une guirlande, ma foible main prendra la lyre, & tous ensemble nous

chanterons autour de l'autel un cantique de louange. Je couvrirai ensuite ma table de fleurs , & au milieu de la joie de nos entretiens , nous mangerons la victime. Ayant ainsi parlé , Palemon se leva en tremblant & s'appuyant sur son bâton , il appella ses enfans , & célébra gaiement avec eux une fête en l'honneur des Dieux.

Le soir vint , & Palemon rempli d'un saint pressentiment leur dit : O mes enfans ! sortons , allons visiter la tombe de Myrta ; nous y répandrons du vin & du miel , & nous terminerons la fête par des hymnes. Ils sortirent & allerent sur la tombe. Embrassez-moi , mes enfans , dit le vieillard , dans un saint ravissement. Alors , au milieu de leurs embrassemens , il fut changé en un cyprès dont l'ombre couvre encore le tombeau.

La Lune paisible témoin de cette aventure , s'arrêta dans sa course. Quiconque se repose à l'ombre de cet arbre , se sent le cœur agité d'un saint transport , & de pieuses larmes coulent de ses yeux.





IDYLLE XIV.

MIRTILE ET THYRSIS.

MIRTILE s'étoit rendu pendant une nuit fraîche sur un coteau qui dominoit au loin sur la plaine. Quelques branches seches formoient un feu clair , auprès duquel le Berger seul , étendu sur le gazon , parcouroit de ses regards errans le Ciel semé d'étoiles & la campagne éclairée par la Lune. Tout à coup inquiet d'un bruit léger qu'il entendoit dans l'obscurité, il regarda derriere lui ; c'étoit Thyrsis. Sois le bien-venu , lui dit Mirtile , assis-toi près du feu : par quel hazard viens-tu ici , tandis que tout dort dans le canton ?

T H Y R S I S.

Te voilà , Mirtile , bon soir. Si j'a-vois cru te trouver , je n'aurois pas tant hésité à suivre la lueur de cette flamme , qui brille avec tant d'éclat au mi-

lieu de l'obscurité répandue sur la vallée. Ecoute , Mirtile , à présent que la sombre clarté de la Lune & la solitude de la nuit nous invitent à des chants graves , écoute ce que j'ai à te proposer. Je te donnerai une belle lampe d'argile , travaillée artistement par mon pere. C'est un serpent avec des ailes & des pieds ; il ouvre une large gueule , dans laquelle brûle une petite meche. L'animal replie sa queue en enhaut , pour former une anse commode. Je t'en ferai présent, si tu veux me chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé.

M I R T I L E.

Je veux bien te chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé , puisque la nuit nous invite à des chants graves. Voici des branches seches , prens garde que le feu ne s'éteigne pendant que je chanterai.

Antres des rochers , répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

La Lune éclairait paisiblement l'horizon. Chloé solitaire sur le rivage , at-

tendoit impatiemment un bateau dans lequel Daphnis devoit traverser le fleuve. Qu'il tarde long-temps, mon amant! disoit-elle, & le rossignol se taisoit pour écouter les accens de sa passion. Qu'il tarde long-temps! Mais... écoutons... j'entends un bruit comme quand les flots frémissent contre un bateau. Viens-tu! Oui... Non ce ne l'est pas. Flots bruyans, voulez-vous encore me tromper? ne vous jouez pas de la tendre impatience d'une Bergere passionnée. Où es-tu à présent, cher amant? L'amour n'a-t-il pas prêté des ailes à tes pieds? Traverses-tu à présent le bois pour gagner le rivage? Ah! puissent tes pieds empressés ne rencontrer aucune épine! qu'aucun serpent ne blesse tes talons! Chaste Déesse, dont les fleches n'ont jamais manqué d'atteindre leur but; Lune, ou Diane, répans sur son passage ta douce clarté; oh quand il sortira du bateau! avec quelle ardeur je le presserai dans mes bras! Mais pour cette fois, certainement ô flots, certainement pour cette fois vous ne me trompez pas! Frémissez légèrement autour de son bateau, portez-le soigneu-

sement sur votre dos. Et vous Nymphes, si jamais vous avez aimé, si jamais vous avez su ce que c'est que d'attendre ce qu'on aime... Ah je le vois!... cher Daphnis... tu ne me réponds point! Dieux!... à ces mots Chloé tomba évanouie sur la rive.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

Un bateau renversé flotloit sur les ondes. La Lune éclairoit cette aventure déplorable. Chloé évanouie étoit étendue sur la rive, un silence effrayant régnoit autour d'elle. Elle se reveilla enfin; réveil affreux! La Lune se cacha derrière les nuages. Chloé étoit assise au bord du fleuve, tremblante & muette; ses soupirs & ses sanglots soulevoient sa poitrine; elle jetta un cri perçant, l'écho porta dans toute la contrée les accens de sa douleur. Un gémissement inquiet résounoit dans les bois & parmi les buissons. Elle tordoit les bras, elle se frappoit la poitrine, elle s'arrachoit les cheveux. Ah Daphnis, Daphnis! Flots perfides, Nymphes

barbares ! Ah malheureuse que je suis ! s'écria - t - elle ; quoi j'hésite ! je tarde encore à chercher la mort dans les ondes qui m'ont ravi les délices de ma vie ! & à l'instant elle se précipita du rivage dans le fleuve.

Antres des rochers , répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres , dans les bois & sur le rivage.

Mais les Nymphes avoient ordonné aux ondes de la porter soigneusement sur leur dos. Nymphes cruelles ! s'écria-t-elle , ah, ne différez pas ma mort ! Flots , hâtez-vous de m'engloutir ! Mais les flots ne l'engloutirent point ; ils la portèrent doucement sur leur dos jusqu'aux bords d'une petite Isle. Daphnis avoit gagné cette Isle à la nage. Avec quelle tendresse ! avec quels transports elle se précipita dans les bras de son amant ! Inutilement voudrois-je exprimer par mes chants ce qu'elle ressentit alors. Telle & moins tendre encore est la joie du rossignol , lorsqu'il s'est envolé de sa prison ; sa compagne avoit passé les nuits entières à gémir tristement sur la cime des arbres : maintenant

nant il vole à sa compagne encore tremblante. Ils soupirent , ils se becquetent , ils entrelacent leurs ailes ; ils expriment leurs transports par des chants d'allégresse & interrompent le silence de la nuit.

Antres des rochers , cessez de répéter des sons plaintifs ; faites retentir la joie dans les bois & sur le rivage. Et toi , Thyrsis , donne-moi la lampe , car je t'ai chanté l'aventure de Daphnis & de Chloé.





IDYLLE XV.

CHLOÉ.

NYMPHES favorables, qui habitez cette grotte paisible ! vous dont les mains ont planté ces buissons touffus qui en cachent l'entrée, pour vous procurer un ombrage frais & un repos tranquille : vous qui de vos urnes versez les eaux de cette claire fontaine, lorsque vous n'êtes point occupées à danser dans les épaisses forêts avec les Dieux des bois ! Si dans ce moment vous sommeillez ou sur les côteaux voisins ou sur vos urnes, que ma voix ne trouble point votre repos. Mais si vous veillez, ô Nymphes favorables, prêtez l'oreille à mes plaintes. J'aime... hélas... j'aime Lycas aux cheveux blonds ! N'avez-vous point vu quelquefois ce jeune Berger lorsqu'il conduit dans ces lieux ses vaches tachetées & ses veaux bondissans, & lorsque marchant à leur

fuite , il appelle les échos par les doux sons de sa flûte ? N'avez - vous point entendu sa voix lorsqu'il chante ou les charmes du Printemps , ou la joie qui accompagne la moisson , ou les couleurs variées de l'Automne , ou le soin des troupeaux ? Hélas ! j'aime le plus beau des Bergers , & le plus beau des Bergers ne fait pas que je l'aime. Que tu as duré long-temps , triste & rigoureux Hyver , qui nous as chassés des pâturages ! O quel long intervalle s'est écoulé depuis que j'ai vu Lycas pour la dernière fois dans l'Automne ! Hélas ! il dormoit couché dans le bocage. Qu'il étoit beau ! Comme les zéphyrse jouoient dans les boucles de sa chevelure ! la clarté du Soleil répandoit sur lui les ombres flottantes des feuilles. Ah ! je le vois encore , je vois les ombres des feuilles voltiger çà & là sur son beau visage ; je le vois sourire comme dans le songe le plus agréable. Je m'empressai de ramasser des fleurs , j'en formai doucement une guirlande autour de sa belle chevelure & une autre autour de sa flûte ; puis je me retirai à l'écart. Je veux , disois-je , attendre ici le mo-

ment de son réveil. Comme il va rire ! comme il va être étonné de voir sa tête & sa flûte entourées de guirlandes ! Je vais attendre qu'il s'éveille, il faudra bien qu'il me voie si je reste ici ; & s'il ne me voyoit pas ? . . . Oh ! je me mettrois à rire tout haut. Je parlois ainsi & je me tenois dans le boîquet voisin, lorsque mes compagnes m'appellerent. O que je fus piquée ! Il fallut m'en aller, & je ne pus être témoin de son sourire & de sa joie, lorsqu'il vit sa chevelure & sa flûte entourées de fleurs. Quel plaisir à présent ! Voilà le Printemps de retour ; je reverrai Lycas dans les prés. O Nymphes ! je vais suspendre ici des guirlandes aux rameaux de ces arbrustes qui ombragent votre grotte. Ce sont les premières fleurs du Printemps, la violette hâtive, le muguet, la jaune primevere, la marguerite rougeâtre & les premières fleurs des arbres. Soyez favorables à mon amour ; & si Lycas vient dormir sur le bord de cette fontaine, dites-lui en songe que c'est Chloé qui a entouré de fleurs sa chevelure & sa flûte : dites-lui que c'est Chloé qui l'aime. Ainsi parla Chloé. En même

temps elle suspendit autour des arbustes encore privés de feuilles , une guirlande des premières fleurs. Alors il sortit de la grotte un doux frémissement , semblable au murmure de l'écho lorsqu'il répète les sons d'une flûte éloignée.





IDYLLE XVI.

MENALQUE

ET LE CHASSEUR ESCHINE.

LE jeune Berger Menalque conduisoit son troupeau sur les montagnes : s'étant enfoncé dans les gorges, pour chercher dans un bois sauvage une de ses brebis, il trouva dans ce bois un homme que l'excès de la fatigue avoit contraint de se coucher sous un buisson. Ah jeune Berger ! s'écria cet homme, je vins hier sur cette montagne sauvage pour y chasser les chevreuils & les sangliers. Je me suis égaré, & jusqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane, je n'ai trouvé aucune fontaine pour étancher ma soif, ni aucune nourriture pour appaiser ma faim. Aussi-tôt le jeune Menalque tira de sa poche du pain & du fromage frais qu'il lui donna : puis il prit le flacon

qui étoit à son côté : rafraîchis - toi , lui dit-il , voilà du lait frais ; suis-moi ensuite , afin que je te conduise hors de la montagne. L'homme se rafraîchit & le Berger le conduisit hors de la montagne.

Alors le chasseur Eschine lui dit : beau Berger , tu m'as sauvé la vie ; comment puis-je te récompenser ? Viens avec moi dans la ville ; là on n'habite point sous des toits de chaume. Des palais de marbres entourés de colonnes superbes s'élèvent jusqu'aux nues. Tu demeureras avec moi ; tu boiras dans des coupes d'or & tu mangeras des mets somptueux dans des plats d'argent.

Menalque reprit : qu'irai-je faire dans la ville ? je suis en sûreté dans ma petite cabane , elle me met à l'abri de la pluie & des vents impétueux. Si elle n'est point entourée de colonnes , elle est environnée d'arbres fruitiers & de pampres vers. Je vais puiser de l'eau claire à la fontaine voisine dans une cruche de terre ; j'ai aussi du vin doux , je mange ce que mes arbres & mon troupeau me donnent , & si je n'ai point de vase d'or ou d'argent , je pare ma table de fleurs odorantes.

E S C H I N E.

Viens avec moi, Berger; on a aussi à la ville des arbres & des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites, & rassemblé celles-ci dans des parterres symétriques. On y voit aussi des fontaines que des hommes & des Nymphes de marbre versent dans des bassins magnifiques.

M E N A L Q U E.

Nos bois ombragés par la simple nature sont encore plus beaux avec leurs routes tortueuses; nos prairies parées de mille fleurs semées au hazard, sont encore plus agréables. J'ai aussi planté des fleurs autour de ma cabane, de la marjolaine, des lys & des roses. O que nos fontaines sont belles! lorsqu'elles sortent en bouillonnant du creux des rochers, ou lorsqu'elles tombent du haut des collines à travers les buissons, pour serpenter ensuite dans les prés fleuris. Non je ne vais point à la ville.

E S C H I N E.

Là tu verras de jeunes filles vêtues de soie, & dont le teint n'est point

terni par les ardeurs du Soleil; elles sont blanches comme du lait, parées d'or & de perles précieuses. Là des Musiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

M E N A L Q U E.

Ma brune Bergere est belle aussi. Je voudrois que tu la visses quand elle se pare avec des roses fraîches ou avec une guirlande de différentes couleurs. O que nous avons de plaisir, quand nous sommes assis à l'ombre d'un bois sur le bord d'un ruisseau qui murmure! Elle chante alors; ah qu'elle chante agréablement! J'accompagne sa voix avec ma flûte; nos chants retentissent au loin, & l'écho les répète après nous. Quelquefois aussi nous prêtons l'oreille au doux ramage des oiseaux qui chantent sur la cime des arbres ou sur les branches des buissons. Vos Musiciens chantent-ils mieux que le rossignol, ou que la gentille fauvette? Non, non, je ne vais pas avec toi à la ville.

E S C H I N E.

Que te donnerai-je donc, Berger?

Prens cette poignée d'or & ce fournement du même métal.

M E N A L Q U E.

Qu'ai-je besoin d'or ? j'ai tout en abondance : avec de l'or achèterai-je le fruit de mes arbres , ou les fleurs des prairies , ou bien le lait de mes troupeaux ?

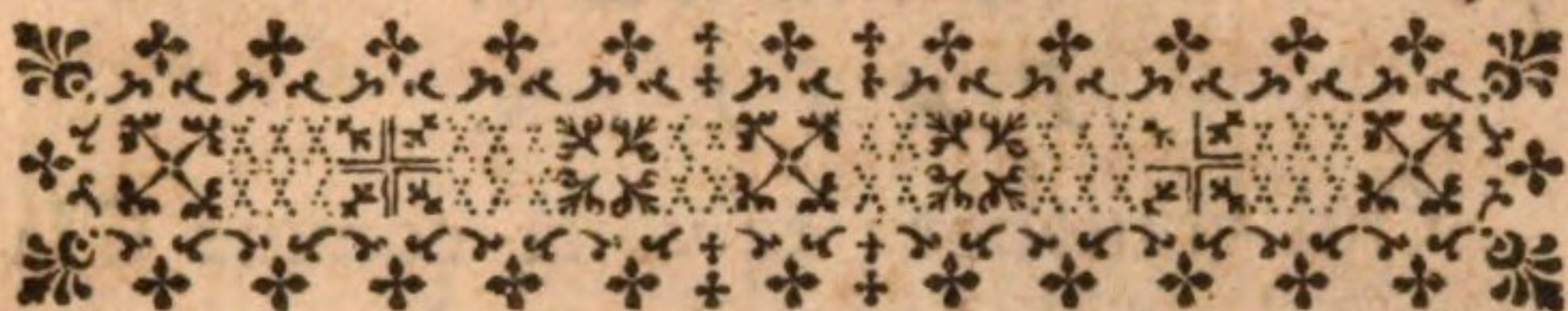
E S C H I N E.

Que te donnerai-je donc , heureux Berger ? Comment pourrai-je reconnoître ton bienfait ?

M E N A L Q U E.

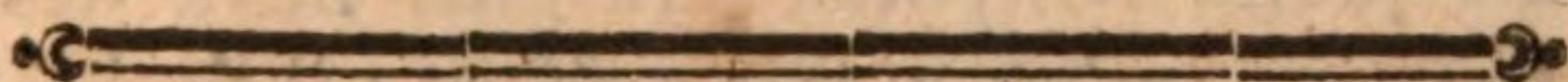
Donne - moi ce flacon que je vois pendu à ton côté : il me semble qu'on a gravé dessus le jeune Bacchus avec les Amours qui cueillent du raisin dans des corbeilles. Alors le chasseur avec un sourire de bonté lui donna le flacon , & le jeune Berger sauta de joie comme un agneau qui bondit.





IDYLLE XVII.

PHILIS ET CHLOÉ.



P H I L I S.

C HLOÉ , je te vois toujours porter
ce panier à ton bras !

C H L O É.

Oui , Philis , oui je porte toujours
à mon bras ce panier : je ne le don-
nerois pas pour tout un troupeau ; non
je ne le donnerois pas. (*Et en parlant
ainsi , elle le pressoit en souriant contre
son côté.*)

P H I L I S.

Et pourquoi donc , Chloé , pourquoi
mets tu ce panier à si haut prix ? Veux-
tu que je devine ? Oh comme tu es
rouge ! devinerai-je ?

C H L O É.

Comment ? rouge ?

Oui vraiment : te voilà comme si la lueur du Soleil couchant donnoit sur ton visage.

C H L O É.

Et bien , Philis , je te dirai la vérité. Le jeune Amyntas , le plus beau des Bergers , m'en a fait présent ; il l'a lui-même façonné. Vois avec quelle netteté , avec quelle grace ces feuilles vertes & ces fleurs rouges s'entrelacent sur ce fond blanc ! Aussi mon panier m'est-il bien précieux : par-tout où je vais , je l'ai à mon bras. Les fleurs me paroissent plus belles , elles exhalent une odeur plus suave , quand je les porte dans mon panier : les fruits remplissent ma bouche d'une saveur plus douce quand je les ai pris dans mon panier. Philis.... Mais quoi.... dirai-je tout ? j'ai.... j'ai déjà baisé mon panier bien des fois.... certainement Amyntas est le plus aimable & le plus beau des Bergers.

P H I L I S.

Je l'ai vu y travailler. Si tu favois les discours qu'il adressoit alors à ce panier !

Mais

Mais Alexis mon Berger n'est pas moins beau : je voudrois que tu l'entendisses chanter. Je veux te répéter le couplet qu'il m'apprit hier.

C H L O É.

Mais, Philis, qu'est-ce donc qu'a dit Amyntas au panier ?

P H I L I S.

Tout à l'heure ; mais il faut auparavant que je te chante ce couplet.

C H L O É.

Ha ! est-il long ?

P H I L I S.

Ecoute , le voici :

» Je suis gai quand les rayons du
» couchant colorent mon visage sur le
» penchant de cette colline. Je suis plus
» gai encore quand je te vois sourire.
» Le Moissonneur , lorsqu'il apporte la
» dernière gerbe dans sa grange déjà
» pleine , ne revient pas au village avec
» autant de joie , que j'en ressens , lorsqu'
» après avoir reçu un baiser de toi ,
» je retourne dans ma cabane. » Ainsi
chantoit Alexis.

C H L O É.

Voilà une belle chanson ! mais, Philis, qu'est-ce qu'Amyntas disoit au panier ?

P H I L I S.

J'en ris encore. Il étoit assis dans l'oseraie au bord de l'étang, & tandis que ses doigts arrangeoient artistement les brins verts avec les bruns & les blancs ; en même temps....

C H L O É.

Eh bien ! pourquoi interrompre ton récit ?

En même temps, *continua Philis en riant toujours*, il parloit & disoit au panier : je veux te donner à Chloé, à la belle Chloé, dont le sourire a tant de charmes. Conduisant hier son troupeau devant moi ; bon jour, Amyntas, me dit-elle, & elle sourioit d'un air si doux ! si doux, que le cœur me battoit. Et vous branchages de toutes couleurs, laissez-vous courber sans résistance & ne vous rompez pas lorsque je vous entrelace ; car vous ferez placés au côté de la plus charmante des Bergeres, de Chloé. Oui, si Chloé fait quelque

cas de ce panier. Oh si elle en faisoit cas ! si elle le portoit souvent à son côté ! C'est ainsi qu'il parloit , & le panier se trouvant fini il se leva tout à coup & futa de joie d'avoir si bien réussi.

C H L O É.

Ah ! je pars : c'est derriere cette colline , qu'il a conduit son troupeau. Je passerai auprès de lui ; je lui dirai : vois, Amyntas , vois , j'ai à mon bras ton panier.





IDYLLE XVIII.

TITIRE ET MENALQUE.

LE vieillard Menalque couché sur le penchant d'une colline recevoit l'impression benigne des rayons du Soleil. Plongé dans une agréable rêverie, il parcouroit des yeux la contrée embellie par l'Automne, cependant Titire le plus jeune de ses fils, étoit depuis long-temps à ses côtés sans qu'il le remarquât. Dans sa douce extase, le vieillard soupiroit, & son fils le contempla long-temps avec une joie paisible. O mon pere, lui dit-il enfin avec tendresse, que ton ravissement doit être délicieux ! je vois depuis long-temps tes regards se promener au loin sur la contrée embellie par l'Automne, & je t'entends soupirer. O mon pere, j'ai une demande à te faire, daigne me l'accorder.

Menalque. Dis-moi ce que tu de-

mandes, mon cher fils, & assis-toi à mon côté, afin que je te baïse le front; & Titire s'assit à son côté, & le vieillard baïsa tendrement le front de son fils. Mon pere, continua le jeune homme; mon frere aîné m'a raconté, (car souvent lorsque nous sommes assis à l'ombre auprès de nos troupeaux nous parlons de toi, & alors des larmes, des larmes de joie coulent de nos yeux.) Mon frere aîné m'a raconté, qu'autrefois tout le canton t'avoit appelé d'une voix commune le premier des chanteurs, & que tu avois gagné plus d'une chevre aux combats du chant. O si maintenant que le spectacle de la contrée, embellie par l'Automne, te remplit de transports, si tu voulois essayer de me chanter une chanson! Accorde-moi cette grace, ô mon pere, accorde-la moi.

Menalque reprit avec un doux sourire: je vais essayer, & si les Muses qui m'ont si souvent aidé à remporter le prix, m'aiment encore, je te chanterai une chanson.

Alors ses regards parcoururent encore une fois la campagne & il commença

» Daignez m'exaucer encore , ô Mu-
» ses , prêtez encore l'oreille à ma voix
» cassée. Au printemps de mes jours , sur
» les bords des ruisseaux murmurans ,
» & à l'ombre des bois silencieux , vous
» ne fûtes jamais inexorables pour moi :
» dans ma vieillesse grisonnante favori-
» sez encore le succès de mes chants.

» Campagnes où regne l'Automne ,
» quels doux transports vous versez
» dans mon ame ! de quel éclat se pare
» l'année mourante ! Les roseaux & les
» saules forment une bordure jaune au-
» tour des étangs , les têtes jaunes des
» pommiers & des poiriers sont éparfes
» sur les côteaux bigarés & sur les prai-
» ries dont la verdure est entrecoupée
» par le rouge enflammé des cerisiers.
» Dans l'Automne les bocages offrent
» des couleurs aussi variées que les prai-
» ries dans le Printemps lorsqu'elles sont
» couvertes de fleurs. Une teinte rou-
» geâtre s'étend du haut du coteau dans
» le valon , interrompue par des sapins
» & des pins toujours verts. Déjà les
» feuilles répandues sur la terre gémis-
» sent sous les pieds du voyageur. Les
» troupeaux errent gravement sur le

» gazon dépouillé de fleurs. La seule
» colchique rougeâtre paroît encore , &
» annonce les frimats. Vous allez vous
» reposer pendant l'Hiver, arbres bien-
» faisans qui nous donniez libéralement
» vos fruits mûrs & qui prêtiez la fraî-
» cheur de votre ombre aux Bergers &
» aux troupeaux. Ah ! qu'aucun de nous
» ne se rende au repos du tombeau , sans
» avoir aussi porté des fruits doux &
» répandu sur les malheureux une om-
» bre protectrice. O mon fils , la béné-
» diction repose sur la cabane du juste ,
» & autour de sa grange. O mon fils !
» celui dont le cœur est droit & qui
» met sa confiance dans les Dieux, n'a
» point à craindre de porter ses pas sur
» un marais trompeur. Quand le juste
» fait un sacrifice , la fumée en monte
» jusques dans l'Olympe , les Dieux
» écoutent avec bonté ses actions de
» graces & ses vœux. Jamais la chouette
» par ses cris , jamais le crapaud volant
» par ses croassemens lugubres ne lui
» présagent des accidens funestes. Il ha-
» bite en sûreté , il vit en repos sous son
» toit paisible , ses Pénates favorables
» entendent ses discours vertueux & le

» bénissent. A la vérité des jours som-
» bres se font voir quelquefois dans le
» Printemps, des nuées d'orage trou-
» blent quelquefois l'Eté le plus serein :
» mais, ô mon fils, ne murmure pas,
» si, dans cette poignée de tes jours,
» Jupiter a mêlé quelques heures téné-
» breuses. Conserve, mon cher fils, mes
» instructions dans ta mémoire, lorsque
» je t'aurai précédé dans le tombeau.
» Vents impétueux, épargnez, je vous
» conjure, épargnez la parure de l'Au-
» tomne, qu'un souffle léger en se jouant
» dépouille lentement les arbres de leurs
» feuilles mourantes, afin que la variété
» de nos campagnes puisse encore quel-
» quefois enchanter mes regards. Peut-
» être quand tu reviendras, ô bel Au-
» tomne, peut-être ne pourrai-je plus
» te voir. Quel arbre alors couvrira de
» ses feuilles mourantes la terre où je
» reposerais ?

Ainsi chanta le vieillard, & Titire
en pleurant pressa les mains de son
pere contre ses joues.





IDYLLE XIX.

*L'INVENTION DE LA LYRE**ET DU CHANT.*

DA N S les jours de la jeunesse du monde, lorsque les hommes n'étoient point encore corrompus, lorsque les premiers germes des arts naissoient de la nature & des besoins peu nombreux de l'innocence, une jeune fille vivoit : nulle autre de son temps ne l'égalait en beauté, nulle autre n'avoit été formée avec des organes plus délicats & plus sensibles aux charmes de la nature. C'étoit avec des larmes de joie qu'elle saluoit le lever de l'aurore & la magnificence des campagnes ; elle célébroit par des transports le coucher du Soleil & l'éclat paisible de la Lune. Le chant n'étoit alors que le simple cri de la joie sans aucune regle. Un jour aussi-tôt que le coq matineux eut

annoncé de la cabane le retour de l'aurore , (car déjà les hommes avoient sçu pour leur amusement apprivoiser autour de leurs cabanes les animaux les moins farouches par l'appas d'une nourriture abondante) à ce signal , cette jeune beauté quitta le toit qui lui servoit d'asyle pendant la nuit ; ce toit étoit formé par des roseaux & des branchages de sapins attachés aux fouches de quelques arbres voisins ; elle se reposoit sous leur ombre , les oiseaux habitoient au-dessus d'elle & chantoient sous l'épais feuillage. La jeune Bergere sortit donc pour aller contempler l'éclat des campagnes couvertes de rosée , & pour entendre dans le prochain bocage les concerts des oiseaux. Pleine d'un doux ravissement , elle s'assit pour les écouter , bientôt elle essaya d'imiter leurs accens. Alors coulerent de ses levres des sons harmonieux , & tels qu'aucune Bergere n'en avoit encore formé d'aussi doux. Les tons divers que sa voix touchante apprenoit à répéter duramage de chaque oiseau , elle les assembloit pour en composer différens airs. Petits oiseaux ! disoit-elle , en élevant la voix pour

chanter , petits oiseaux , chantres en-
joués des bois ! quels accens mélodieux
vous nous faites entendre du sommet
des arbres élevés & du sein des hum-
bles buissons ! Que ne puis-je célébrer
avec cette agréable variété de tons ,
l'éclat renaissant du matin ! Apprenez-
moi ces tons variés , afin que je puisse
chanter avec vous mes transports à l'as-
pect des premiers rayons du Soleil. Elle
chantoit ainsi , & sans qu'elle s'en ap-
perçût ses paroles douces & sonores se
lioient d'elles-mêmes à la mesure har-
monieuse de son chant. Elle remarqua
enfin avec des transports de joie la nou-
velle harmonie de son discours cadencé.
Quel charme ! continua-t-elle , dans une
espece d'extase , quel charme embellit
ce bocage où retentissent les plus doux
accords ! de quel éclat brillent ces vastes
campagnes que ranime la rosée ! où es-
tu ? ô toi qui as créé toutes ces merveil-
les ! de quelle joie je suis pénétrée ! je
pourrai désormais célébrer tes louanges
avec des accens inconnus à mes com-
pagnes. Tandis qu'elle chantoit , toute
la contrée attentive l'écoutoit avec ra-
vissement , & les oiseaux du bocage

se taisoient pour entendre sa voix.

Tous les matins elle se rendoit dans le bocage pour exercer son nouvel art ; mais depuis long-temps un jeune homme s'y rendoit aussi pour l'écouter. Transporté de plaisir il s'arrêtoit derriere des buissons ; puis il soupiroit & s'enfonçoit dans le bois où il s'étudioit à imiter ce qu'il avoit entendu. Un jour, plongé dans une rêverie profonde, il s'assit sous son toit de roseaux, appuyé sur son arc. Car il avoit inventé l'art de se servir de l'arc pour tuer les oiseaux de proie qui lui enlevoient ses colombes, auxquelles il avoit construit autour de la tige d'un arbre voisin une petite habitation avec des branches de saule entrelacées. Qu'est ceci, dit-il, quelle émotion inconnue me fait soupirer & remplit mon cœur d'inquiétude ? Il est vrai que cette émotion est différente, & qu'elle est mêlée de transports & de larmes de joie lorsque je vois la jeune Bergere dans le bocage & que je l'entends chanter ; mais aussi-tôt qu'elle est absente, le chagrin s'établit tout-à-coup dans mon cœur. Ah ! qu'est-ce donc qui me fait soupirer ? Cependant sa main jouoit
avec

avec la corde tendue de son arc ; à l'instant il partit de cette corde un son agréable : le jeune homme étonné prêta l'oreille & fit rendre de nouveau à la corde le même son. Ensuite il se mit à rêver & à méditer profondément sur les moyens de développer sa nouvelle invention. Il essaya plusieurs fois encore de jouer avec la corde de son arc , faite avec des boyaux d'oiseaux de proie ; mais tout-à-coup il se leva avec précipitation : il tailla plusieurs baguettes , deux longues & deux courtes ; il attachâ les deux baguettes courtes à chacune des extrémités des deux longues , & il étendit entre celles-ci des cordes qu'il attachâ aux deux courtes ; puis sa main essayâ de pincer ces cordes ; il observa l'agréable variété des tons , suivant qu'elles étoient plus fortes ou plus faibles : alors il les détacha de nouveau & arrangea un plus grand nombre de cordes dans un ordre plus propre à l'harmonie ; il commença à jouer & se mit à sauter de joie.

Depuis ce moment il se rendoit tous les jours au retour du matin dans le bocage touffu pour s'exercer dans cet

art nouveau ; il cherchoit sur ses cordes des tons harmonieux qui pussent accompagner les airs qu'il avoit entendu chanter à la jeune fille dans le bocage ; mais on dit qu'il chercha long-temps en vain, & qu'un grand nombre de tons ne se trouverent point propres à servir d'accompagnement à la voix , jusqu'à ce qu'enfin un Dieu lui apparut dans le bocage , donna aux cordes de sa lyre une disposition plus avantageuse & plus harmonique & joua différens airs en sa présence. Instruit par ces leçons , le jeune homme alloit chaque jour au lever de l'aurore chercher la jeune fille dans le bocage ; il apprenoit d'elle de nouveaux airs , & couroit aussi-tôt les répéter sur sa lyre au bord d'une fontaine.

Dans une belle matinée du Printemps, la jeune fille étoit assise dans le bocage, couronnée d'une guirlande de fleurs : elle chantoit. Je te salue , disoit-elle , brillant Soleil qui te leves derriere ces montagnes : déjà tes rayons éclairent la cime des arbres sur les côteaux élevés , & colorent le plumage de la vive alouette qui plane au haut des airs. Les

oiseaux de ce bocage, chantent au devant de toi, & déjà.... la Bergere s'arrêta tout-à-coup, & regardant attentivement autour d'elle; quelle voix agréable se mêle à mes chants? s'écria-t-elle avec étonnement; elle accompagne tous les tons que je forme. Où es-tu? Pourquoi interromps-tu tes accens? voix charmante, continue de chanter. Serois-tu quelque habitant ailé de ce bocage? en ce cas prens ton effor & viens te percher sur ce pin, afin que je te voye & que j'entende ton chant. Elle dit & regarda de tous côtés sur les sommets des arbres. N'aurois-tu pas été effarouché, & ne te ferois-tu pas envolé? ou bien.... Mais je n'ai jamais entendu cette voix dans le bocage; si je m'étois trompée? Ce n'est pourtant point un songe qui m'ait abusée. Je vais encore chanter une chanson. Agréables fleurs, foyez les bien-venues: hier vous étiez encore boutons, aujourd'hui vous voilà épanouies; vous recevez l'hommage des zéphyrz careffans du matin, des abeilles bourdonnantes & du papillon chamarré qui folâtre en

voltigeant autour de vous , & qui favoure votre rosée. Pendant cette chanson la Bergere s'interrompit souvent , pour promener ses regards autour d'elle , car la voix avoit encore accompagné son chant.

Alors elle se leva , un peu effrayée ; non , dit-elle , je ne me suis point trompée , la voix a certainement accompagné chacun de mes tons. Comme elle disoit ces mots , le jeune homme sortit de derriere les buissons , une couronne de fleurs sur sa tête & tenant sa lyre sous son bras. Il prit d'un air riant la main de la belle craintive. Charmante Bergere , lui dit-il avec un doux sourire & une voix gracieuse , aucun habitant ailé de ce bocage n'a répété tes airs : c'étoit moi qui accompagnois ta voix avec ces cordes. Tous les matins je me rendois dans le bocage pour écouter tes chants , puis je m'enfonçois dans le bois où je m'exerçois dans la solitude à jouer sur ces cordes les airs que j'avois entendus. Et crois-moi , Bergere , un Dieu m'instruisoit dans le bocage. Les regards errans de la jeune fille se pro-

menoient d'un air timide sur le jeune homme & se fixoient sur la lyre. O charmante fille ! continua-t-il , en la regardant avec des yeux pleins de langueur , quelle feroit ma joie ! si tu me permettois de te suivre dans le bois , de m'y asseoir à tes côtés & de suivre les accens de ta voix avec cette lyre. Alors la jeune fille leva les yeux. Jeune homme , dit-elle , je suis enchantée lorsque ta lyre accompagne mon chant ; les sons qu'elle rend sont plus agréables pour moi que l'écho même ; mais à présent, viens avec moi sous l'ombrage de mon toit , car déjà le Soleil du midi fait sentir son ardeur brûlante. Viens , je veux à l'ombre de mon berceau te servir à dîner , des fruits doux & du lait frais.

Le Berger & la Bergere se rendirent ensemble sous le berceau. Les jeunes garçons & les jeunes filles apprirent d'eux à chanter & à toucher la lyre. Ce ne fut que long-temps après qu'on ajouta l'accompagnement de la flûte , lorsque Marsyas apporta aux Divinités des bois la flûte que Minerve l'inventrice de cet instrument avoit jettée sur le sable dans sa juste indignation contre

les railleries des Déeses. (*) On planta sur une colline élevée deux arbres en l'honneur de la jeune fille & du jeune homme, & d'âge en âge les nouvelles générations racontaient sous leur ombre aux générations suivantes l'invention de la lyre & du chant.

(*) Minerve fut l'inventrice de la flûte : un jour elle en joua en présence des Déeses ; mais celles-ci rirent beaucoup & la raillèrent de ce qu'en jouant sa bouche se tournoit de côté d'une manière fort désagréable. Quelle belle n'auroit pas ressenti un pareil outrage ? Minerve de colere jetta sa flûte.





IDYLLE XX.

LE FAUNE.

NON, il n'est plus de beaux jours pour moi, s'écrioit un Faune, sortant au lever de l'aurore du creux de son rocher. Depuis que la plus belle des Nymphes m'a échappé, je hais la clarté du Soleil. Jusqu'à ce que je la retrouve, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes ; je ne souffrirai aucune fleur autour de ma grotte : je les écraserai sous mes pieds, avant même qu'elles s'épanouissent ; & ma flûte & ma cruche, tout sera brisé sous mes pieds.

Il dit, & son pied foula les fleurs, brisa la flûte & la cruche. En ce moment survint un autre Faune qui ôta de dessus son épaule un outre pesant. Es-tu fou, s'écria-t-il ? quoi ! aujourd'hui, dans un jour de joie, le propre jour de la fête de Bacchus ! vite, entoure-

moi tes cornes d'une guirlande de lierre,
& viens à la fête avec moi; viens célébrer le meilleur jour de l'année.

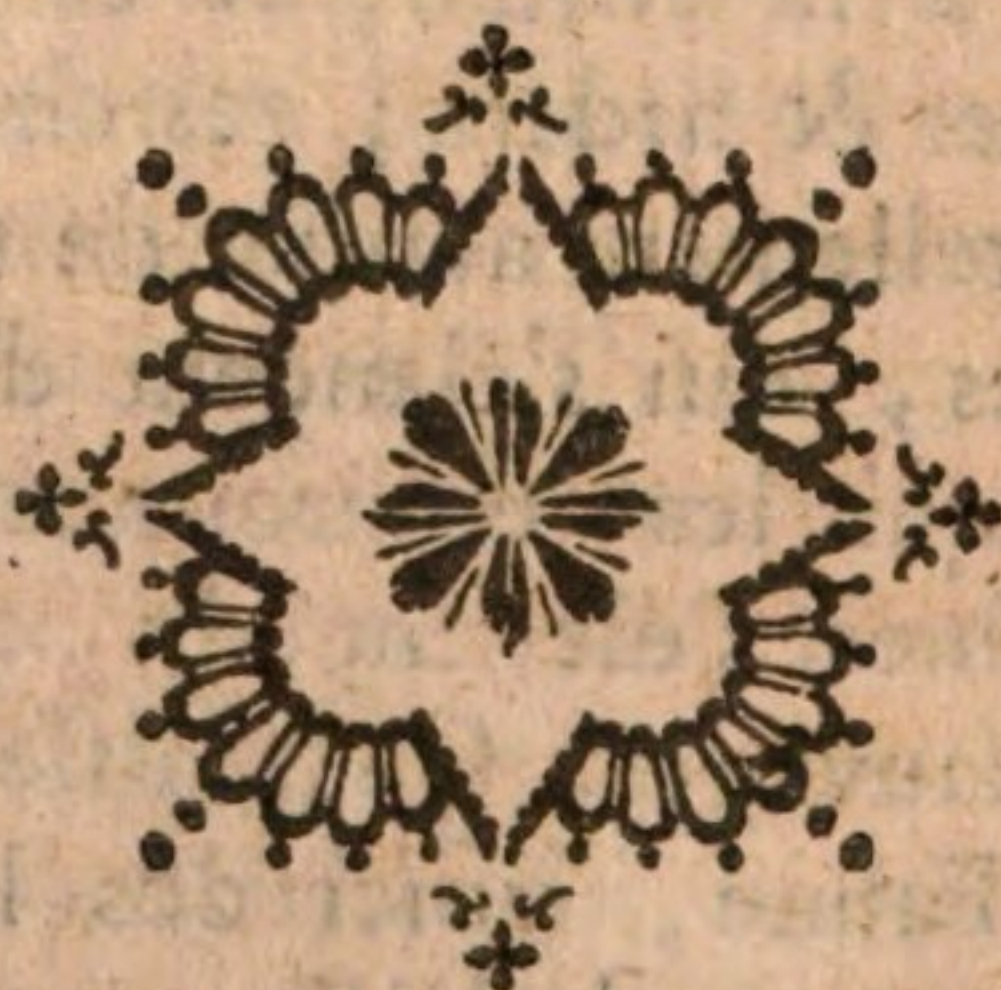
Non, il n'est plus de beaux jours pour moi, dit le premier Faune. Je l'ai juré! jusqu'à ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes. O moment funeste, où cette Nymphe trouva le moyen de se dérober à ma poursuite! elle fuyoit; le fleuve arrêta sa course; elle resta un moment immobile, incertaine: je tressaillois déjà de joie, je croyois déjà tenir cette belle & la serrer malgré sa résistance entre mes bras nerveux, lorsque tout-à-coup les Tritons, ces execrables brigands, sortirent du fleuve, saisirent la Nymphe par le milieu du corps & la passèrent rapidement à la nage de l'autre côté du fleuve, en sonnant de leurs trompes. J'en jure par le Styx! jusqu'à ce que je l'ai retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes.

Quoi les rigueurs d'une Nymphe! reprit l'autre Faune, ô certes j'en rirai; les rigueurs d'une Nymphe peuvent ainsi troubler tes jours! Quant à moi,

l'amour ne troublera pas une heure, non pas une heure de ma vie. Celle-ci me refuse-t-elle un baiser, je cours sur le champ à celle-là. Ecoute, ami, c'est à toi que j'en fais le serment ; mes lèvres ne baisseront plus de ma vie une seule Nymphé, si quelqu'une dans ce jour de fête & de joie, peut me retenir seulement une heure dans ses bras : je veux les aimer toutes ; je veux les baiser toutes. Allons, ami, point de chagrin, tu es encore jeune & frais, ton visage rembruni a sa beauté, & ce grand œil noir est fier & ardent ; tes cheveux frisent naturellement autour de tes cornes recourbées, qui s'élancent d'entre les boucles qui les environnent comme deux chênes s'élèvent du milieu des buissons sauvages. Ça, laisse-toi couronner, Faune, voici des bourgeons du plus beau verd, laisse-toi couronner. J'entens déjà dans le lointain le bruit confus des thyrses, des castagnettes & des flûtes. Baisse la tête, le bruit s'approche ; déjà il s'avance derrière la colline ; baisse la tête, laisse-toi couronner. Avec quelle fierté les tigres traînent le char ! O Bacchus ! ami, vois-tu sauter

les Faunes & les Nymphes ? Quel fracas
joyeux ! O Evan , Evoé ! te voilà
couronné ; vite , aide-moi à recharger
cet outre sur mon épaule. O Evan ,
Evoé !

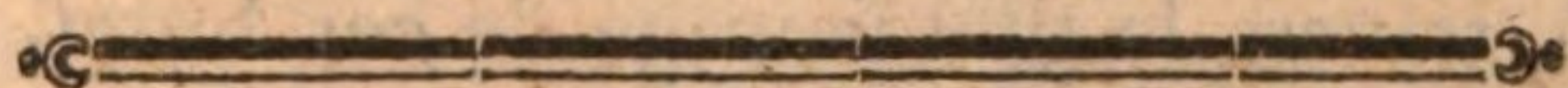
FIN DES IDYLLES.





POÈMES

CHAMPÊTRES.



LA FERME RÉOLUTION.

OU s'égarent mes pieds déchirés
à travers ces épines & ces brouf-
faillles entrelacées ? Ciel quelle horreur
me saisit ! Les tiges rougeâtres des pins
& les fouches élancées des chênes s'é-
levant du milieu des buissons sauvages
& soutiennent au dessus de ma tête
une voûte lugubre ; arbres antiques ,
vos sombres rameaux secouent sur moi
les ténèbres & la mélancolie ! Je veux
m'asseoir ici sur ce vieux tronc de chêne
creusé par la pourriture & entouré d'un
réseau de lierre. Je veux rester dans
ce lieu , où n'ont jamais pénétré les
pas d'aucun mortel ; personne ne pourra

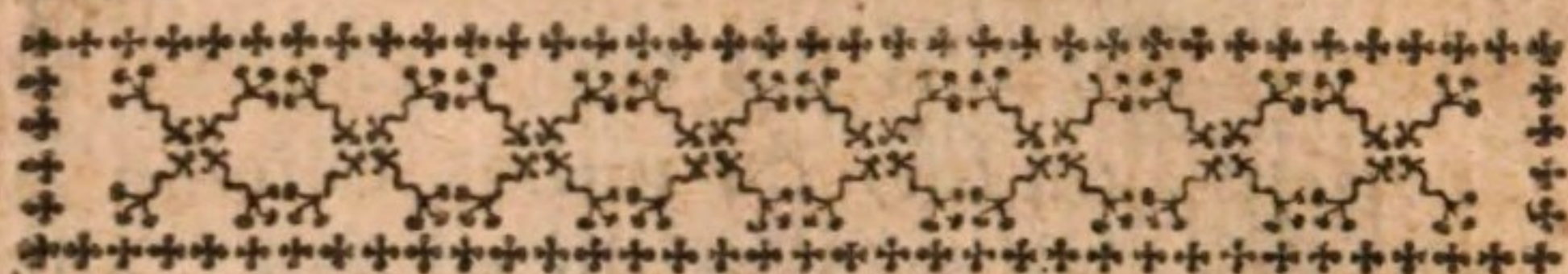
m'y rencontrer, si ce n'est quelque oiseau solitaire, ou les abeilles qui ramassent en bourdonnant leur miel dans le tronc de quelque arbre voisin, ou quelque zéphyr qui nourri dans ce désert aride, n'a encore voltigé sur le sein d'aucune belle. Et toi ruisseau bouillonnant, où portes-tu ton onde & ton murmure, le long de ces racines minées, à travers le tissu sauvage de ces broussailles hérissées? Je vais suivre tes flots; peut-être me conduiront-ils dans quelque contrée encore plus abandonnée.... Ciel! quelle perspective s'étend devant mes yeux! Me voilà sur le bord d'un rocher escarpé, d'où mes regards plongent dans la vallée. Je veux m'asseoir ici sur cette pointe de rocher qui s'avance comme suspendue, & d'où le ruisseau se précipite dans cette sombre forêt de sapins, où il arrive divisé en une poussière humide, & retentit dans sa chute comme le tonnerre dans le lointain. Des broussailles seches pendent tristement de ce quartier de rocher, comme les cheveux qui tombent sans ordre sur le front misantrope de Timon, de Timon qui n'a jamais connu la douceur

ceur d'un baïser cueilli sur les levres
d'une jeune beauté. Descendons dans
le vallon ; là mes pas errans tristement ,
parcourront les bords du fleuve qui
serpente dans le fond de cette vallée
déserte. Je te salue vallée solitaire , &
toi fleuve , & toi sombre forêt. Rive
affreuse , je vais errer sur ton sable aride.
Bois , fait pour être l'asyle de la mélan-
colie , je veux hermite nouveau , me
reposer sous ton ombre. Adieu pour
jamais, Amour ; tes fleches ne m'attein-
dront point ici. Je ne veux plus aimer :
je veux cultiver la sagesse dans la so-
litude. Adieu , charmante brune , avec
tes grands yeux noirs dont les éclairs
ont lancé l'amour dans mon cœur ,
hélas jusqu'à présent trop peu sur ses
gardes. Adieu donc : hier encore ,
vêtue de blanc dans ton ajustement
d'été , tu sautois d'un air folâtre au-
tour de moi , comme ces ondes sautent
en se jouant avec les rayons du
Soleil. Et toi , belle blonde , adieu. Je
me rappelle encore ton regard languis-
sant.... Hélas ! tu n'as que trop maîtrisé
mon cœur ; & ces deux globes d'al-
bâtre ! Ah je crains bien que cette

image ne vienne souvent troubler jusques dans ma retraite mes sombres méditations & m'arracher encore des soupirs. Adieu, Melinde, adieu beauté majestueuse, au maintien grave, à la démarche noble, au front imposant comme Pallas : Et toi petite Chloé, dans ta gaieté folâtre tu fautois & tu cherchois à rencontrer mes levres pour me donner un baiser. Adieu ! adieu ! je vais me réfugier dans ces campagnes, je me reposerai à l'ombre de ces pins, enseveli dans des méditations profondes, je rirai du pouvoir de l'Amour : Avançons sous ces ceintres de feuillages dans ces allées lugubres, & mais Ciel ! qu'apperçois-je là sur le sable du rivage ? je tremble. Ah.... c'est la trace d'une jeune fille..... le joli pied ! qu'il est petit ! qu'il est bien fait ! graves méditations ! mélancolie sombre ! ah ! où êtes-vous ! ... que sa démarche est régulière ! c'en est fait, je la suis Ah belle enfant ! je me hâte de courir sur tes traces : Oh si j'étois assez heureux pour te rencontrer ! je te presserois dans mes bras, je te donnerois mille

baifers. Ne fuis pas chere enfant, te dirois-je, ou fuis du moins comme la rose fuit les careffes du zéphyr; elle s'efforce de s'y dérober, elle se panche du côté opposé, mais c'est pour revenir plus riante l'instant d'après s'offrir à ses baifers.





LE PRINTEMPS.

QUELLE douce symphonie , quel divin transport chasse loin de moi les songes trompeurs du matin ? Une joie céleste me pénètre. Aimable Printemps , c'est toi que je revois , paré des graces riantes de la jeunesse. L'aurore dans ses habits de pourpre te ramene de l'Orient , elle ramene avec toi le badinage enjoué , le rire éclatant & l'amour . . . l'amour ! qui parcourant des yeux les bocages & les prairies , semble sourire d'avance à ses victoires prochaines. Déjà il déploie son arc tendu , il secoue son carquois redoutable. Les graces grossissent encore ton cortège , aimable Printemps , elles marchent les bras entrelacés. Troupe charmante , vous arrivez tous ensemble sur les premiers rayons que le Soleil du matin envoie à la terre. L'innombrable essaim des oiseaux se joue parmi les colonnes enflammées qui traversent les

nuages. Ils volent à votre rencontre, ils vous saluent par leurs chants. Pleines d'impatience les jeunes roses se pressent de sortir du bouton, chacune d'elles veut être la première à épanouir son sein, à exhaler ses doux parfums, à sourire à l'approche du Printemps.

Les zéphyrus t'annoncent par leurs jeux folâtres : ils s'élancent de la colline dans le vallon, ils voltigent dans les bocages, ils traversent les forêts ; ils revoient avec un souris malin les lieux où ils ont découvert à l'amoureux Berger la fiere beauté qu'il aime, cachée pour écouter ses chants ; ils reconnoissent les lieux où ils ont malicieusement fait rougir la jeune Bergere, dansante au milieu des Bergers ; ils se dispersent dans les bois, parmi les buissons ; & par leur murmure, ils apprennent ton retour aux Nymphes endormies & aux Faunes retirés dans leurs grottes. Ceux-ci sortent en chancelant, ils vont avec les Satyres aux pieds de chevre appeller par leurs cris de joie & par le son de leurs pipeaux les Nymphes enjouées. Les Nayades rouvrent leurs urnes qu'elles avoient

tenues fermées pendant l'Hiver. Les ruisseaux qu'elles recommencent à verser , tantôt murmurent entre les tiges des arbres sous les ceintres verdoyans que forment leurs rameaux entrelacés , tantôt se précipitent en cascades bruyantes du sommet des coteaux couronnés de bois ; leurs eaux se répandent en serpentant à travers les prairies ; & rassemblées enfin entre des bosquets délicieux , elles y forment des lacs paisibles. Là souvent elles embrassent les membres délicats des jeunes beautés qui viennent s'y baigner.

Viens , aimable Printemps , viens répandre par-tout la joie. O mes amis , le Printemps régnoit lorsque notre barque mollement balancée sur le lac filloir le crystal de ses ondes. Les flots argentés bondissoient à l'entour de nous comme un troupeau ; les zéphyr badins se jouoient avec eux & les chassoient vers la barque contre laquelle chaque flot venoit battre & se briser avec bruit. D'autres étoient chassés depuis la barque jusques sur le rivage ombragé , dont l'écho retentissoit de notre joie & rioit avec nous. Ils fuyoient

parmi les roseaux, dont la tête inclinée légèrement au gré du vent sembloit les appeler; mais bientôt ils revenoient encore sauter à l'entour de notre barque. Alors, mes amis, vous me proclamâtes Roi sur le rivage, vous ceignites mon front d'une couronne de pampre : le plaisir & la joie étoient au milieu de nous.

Le Printemps régnoit encore, ô mes chers amis ! lorsque sur cette colline élevée nous construîmes, avec des rameaux verts, une cabane à l'ombre de laquelle, étendus sur le gazon, nous buvions & nous chantions, en nous embrassant, des couplets folâtres. Les Divinités des bois nous écoutoient & chantoient tout bas après nous. Maintenant encore, à l'ombre des bocages & sur le penchant des coteaux, elles répètent les mêmes chansons au milieu de leurs danfes & dans l'yvresse de leurs festins.

Aimable Printemps, hâte-toi, viens couvrir nos prairies de fleurs, viens rendre aux forêts, aux bocages, aux berceaux leurs feuilles & leur parure : Bacchus avec le vieux Silene, & tout

son cortège , saluent ton retour par un rire enjoué ; car où riroit-on plus gaïement qu'à l'ombre d'un verd feuillage ? Souvent , sous l'ombrage frais d'un berceau , l'Amour vient trouver le folâtre Bacchus : les Muses viennent aussi le visiter ; car il se plaît à entendre leurs chansons : le Dieu chante en leur présence , & leur fait des récits interrompus à tout moment par des éclats de rire , qui font sauter sur sa tête la couronne de pampre dont sa face est ombragée ; une coupe pleine à la main , il chante ses voyages dans les régions éloignées de l'Inde , il raconte comment il en a vaincu les peuples basanés , comment dans sa première enfance , se trouvant dans un vaisseau de corsaires il métamorphosa ces brigands en dauphins , comment des guirlandes de pampre & de lierre serpentoient à l'entour du mât & des rames , comment il fit jaillir des flots de vin doux ; alors il vuide la coupe , puis il rit & recommence à conter comment il a donné naissance à la rose. Je voulois , dit-il , embrasser une jeune Nymphe , la belle fugitive voloit d'un pied léger sur les

fleurs & regardoit en arriere ; elle rioit malignement , en me voyant chanceler & la poursuivre d'un pas mal assuré. Par le Styx , je n'aurois jamais atteint cette belle Nymphé , si un buisson d'épine ne s'étoit embarrassé dans un pan voltigeant de sa robe. Enchanté , je m'approchai d'elle , & lui frappant tendrement les joues ; belle , lui dis-je , ne t'effarouches pas tant , je suis Bacchus , Dieu du vin , Dieu de la joie , éternellement jeune ; alors saisie de respect , elle se laissa baiser. Pour marquer ma reconnoissance au buisson d'épine , je le touchai de ma baguette , & j'ordonnai qu'il se couvrît de fleurs dont l'aimable rougeur imiteroit la nuance que la pudeur étendoit sur les joues de la Nymphé. J'ordonnai , & la rose nâquit.

Pan écoute ce récit , assis sur un coussin de mousse ; sa tête couronnée de rejettons de sapins , s'appuie dans l'attitude d'une attention profonde sur un de ses bras : Bacchus , dit-il , je ne fus pas si heureux que toi , lorsque je poursuivis Syrinx. Puis s'adressant à l'Amour qui rioit encore de sa malice :

impitoyable Amour ! que tu as cruellement blessé mon cœur , lorsque cette Nymphé fut changée en roseaux. Il dit , & ses yeux baissés contemplent tristement sa flûte composée de sept chalumeaux , puis il les tourne sur sa coupe ; il boit & chasse loin de lui le chagrin.

L'Amour raconte aussi ses victoires , & comment il a triomphé des beautés séveres. Ah ! brune charmante , quels seront les transports de ma joie ! si jamais ton nom peut entrer dans ses chants de victoire.





EN ATTENDANT DAPHNÉ

A LA PROMENADE.

E L L E ne vient point encore , la belle Daphné ! je veux me coucher ici sur l'herbe & l'attendre au bord de cette fontaine. J'emploierai ces momens à observer autour de moi la campagne , & je pourrai tromper mon impatience. Noire forêt de sapins dont les tiges rougeâtres se pressent les unes les autres & s'élancent comme des fleches à travers tes ombres épaisses ; chênes antiques & toi fleuve majestueux & rapide , qui du sein de ces montagnes grisâtres , roules à grand bruit tes flots argentés , ce n'est point vous que je veux voir. Le gazon qui m'environne fera pour moi toute la contrée. Que j'aime ton doux murmure , foible ruisseau , qui t'échappes à travers le cresson & le beccabunga dont les fleurs azurées s'élèvent au dessus de ta surface. Ton onde annoncelée autour

de leurs tiges tremblotantes y forme de petits anneaux étincelans. Une herbe épaisse couvre les deux bords & les embellit de mille fleurs. Ces fleurs s'inclinent à l'envi comme pour ombrager ton cours : tes eaux limpides coulent sous leur voûte émaillée & brillent du reflet de leurs couleurs.

Parcourons des yeux cette petite forêt de gazon ; quelle riche variété dans les nuances de cette verdure , éclairée par le Soleil ! L'ombre de chaque tige agitée voltige çà & là sur les tiges voisines. Des touffes de plantes déliées étendent entre les gazons leurs tendres rameaux & leurs feuillages diversifiés : d'autres s'élèvent au dessus de l'herbe qui les environne , & balancent au gré des zéphyrus leurs tiges chargées de fleurs. Mais toi , violette purpurine , symbole du vrai sage , tu restes humblement confondue avec les plantes les plus communes , & tu répands autour de toi les plus doux parfums , tandis que des fleurs sans odeur portent au dessus des gazons leur tête altière & appellent fastueusement nos regards. Des vermineux ailés se poursuivent sous l'herbe ;
tantôt

tantôt mon œil les perd dans l'ombre verdâtre , tantôt je les revois en foule s'agiter aux rayons du Soleil , ou s'envoler par légions innombrables , & faire au milieu des airs mille évolutions brillantes.

Quelle fleur , parée des plus belles couleurs , semble être bercée par les vents au bord de cette fontaine ? Quelle fraîcheur ! quel vif éclat ! . . . mais non , agréable erreur ! le papillon s'envole & laisse loin de lui le brin d'herbe encore tremblant. Quel autre insecte passe en bourdonnant , couvert d'une armure noire & porté sur des ailes d'un rouge éclatant ? Il se pose sur la campanelle voisine ; peut - être est - ce près de sa compagne ! O ruisseau ! ralentis ta course ! adoucis ton murmure ! & vous zéphyr , craignez d'agiter l'herbe fleurie Est - ce une illusion , ou bien entendrois - je en effet des sons d'une finesse & d'une douceur inexprimable ? Ils chantent , n'en doutons pas ; mais notre oreille est trop émouffée pour sentir une harmonie aussi délicate , comme notre œil est trop peu perçant pour appercevoir les tendres linéamens de

leur organisation. Quel agréable bourdonnement retentit autour de moi ? Qui peut faire mouvoir ainsi toutes les fleurs ? C'est un essaim de petites abeilles ; quittant leur habitation lointaine elles ont pris gaiement leur essor , pour se répandre au loin sur les prairies & dans les jardins. Là elles choisissent avec une attention éclairée & rassemblent avec ardeur , le jaune butin , dont elles vont à leur retour , grossir le trésor de leur république. Tous les membres concourent avec un égal empressement au bien commun , & il ne s'y trouve aucun citoyen oisif. Elles voltigent çà & là de fleurs en fleurs : tantôt dans le cours de leur recherche elles plongent leurs petites têtes velues dans le calice de la fleur épanouie , tantôt elles pénètrent avec effort & s'ensevelissent toutes entières entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore. La fleur se referme de nouveau & dérobe aux yeux le petit voleur qui lui enleve les trésors , que peut-être , un jour plus tard , elle auroit d'elle-même étalée au Soleil & à la rosée du matin.

Là-bas sur cette fleur élevée de

trèfle , se pose un petit papillon ; il déploie ses ailes bigarrées ; de petites taches de pourpre sont répandues sur leur fond d'argent , & sur leurs bords une lisière d'or se marie avec les nuances d'un beau verd. Le voilà pompeusement assis : une petite aigrette de plumes argentées pare sa tête mignonne. Beau papillon ! incline la fleur qui te porte vers le ruisseau , & contemples-y ta beauté : alors tu rassembleras à la charmante Belinde qui oublie devant son miroir qu'elle devroit être quelque chose de plus qu'un papillon. Sa parure n'est pas si brillante que tes ailes , mais elle pense aussi peu que toi.

Quel jeu tumultueux commencez-vous , folâtres zéphyrs ! les voilà qui courent l'un après l'autre & se roulent sur le gazon. Semblable aux flots qu'un souffle léger chasse devant lui sur la surface d'un étang, l'herbe ondoyante se courbe devant eux & leur cède en murmurant. Le petit peuple chamarré dont elle est l'asyle s'envole & contemple avec effroi du milieu des airs tout ce bouleversement. Enfin les zéphyrs se reposent de nouveau, l'herbe

& les fleurs rappellent leurs habitans & les invitent doucement à redescendre.

Mais qu'apperçois-je ? que ne puis-je me rendre invisible ! Fleurs , cachez-moi ! voici le jeune Hyacinthe qui passe là-bas avec son bel habit tout éclatant d'or. Il traverse à la hâte le vil gazon qu'il foule aux pieds ; il passe à côté de la nature en sifflant. C'est en vain qu'elle lui sourit. C'est pour lui une beauté trop antique : il court chez la divine Henriette : c'est-là que le beau monde se rassemble autour d'une table de jeu , c'est-là que son habit ravira les yeux des plus fins connoisseurs , bien mieux que l'éclat enflammé d'un beau soir. Oh qu'il va rire ! s'il me voit loin du beau monde ramper sur l'herbe parmi des insectes ; mais daignez m'excuser , illustre Hyacinthe , si j'ai la sottise de perdre l'occasion de contempler l'élégance de votre démarche & l'éclat de votre habit : je suis occupé à considérer un vermisseau qui monte sur ce brin d'herbe ; ses ailes changeantes étalent pompeusement sur un fonds d'un verd doré toute la variété des couleurs de l'arc-en-ciel. Pardonnez , illustre Hya-

cinthe, pardonnez à la nature d'avoir donné à un misérable insecte un habit plus magnifique que l'art le plus recherché ne peut vous en procurer ; à vous ! dont l'esprit sublime abandonne dédaigneusement la conscience & la religion au stupide vulgaire.

Mais, je la vois venir, la belle Daphné ! je vole à ses côtés. Adieu, fleurs charmantes ; & vous petits habitans des prairies, je vous quitte ; mais vous me ferez encore éprouver plus d'une fois les mêmes transports. Vous me ferez encore goûter le plaisir ravissant de contempler dans les plus petites merveilles de la nature, l'heureuse harmonie du beau & de l'utile, attachés l'un à l'autre par des liens indissolubles, & pour jamais unis dans des embrassemens éternels.

La belle Daphné vient, la voilà déjà près de moi. Comme sa robe verte flotte légèrement au gré des zéphyrs ! Comme sa bouche sourit agréablement ! Que ses yeux sont beaux ! mais tous les charmes de ses beaux yeux feroient perdus pour moi, s'ils ne peignoient pas les sentimens de la plus belle ame & du cœur le plus noble.



LE SOUHAIT.

SI j'osois attendre du destin l'accomplissement de mon unique souhait. (Car d'ailleurs tous mes souhaits ne sont que des songes. Je me reveille & je ne sçais plus ce que j'ai rêvé, à moins que je n'aie désiré quelque chose pour le bonheur d'autrui.) Si donc j'osois attendre une pareille faveur du destin, ce ne seroit ni l'abondance que je désirerois, ni de régner sur mes semblables, ni que mon nom fût répété chez les Nations éloignées.

Oh que ne puis-je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la Ville, où les cœurs droits marchent environnés de mille pièges inévitables, où les mœurs & les usages annoblissent mille extravagances. Que ne puis-je, au sein d'une campagne solitaire, couler mes jours paisibles sous un toit rustique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri de l'envie & de la célébrité!

Des noyers ceintrés en berceaux couvriroient de leur ombrage ma maison solitaire. Sous leurs feuillages verts habiteroient devant ma fenêtre, le doux zéphyr, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une source limpide murmurerait sous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la canne se jouerait avec ses petits. Les douces colombes descendroient pour s'y désaltérer de leur toit ombragé, elles se promèneraient sur le gazon en redressant leur col nuancé de mille couleurs : tandis que le coq majestueux assemblerait autour de lui dans la cour ses poules glapissantes. Tous ensemble accourroient au son de ma voix, & viendroient en foule demander d'un air caressant la pâture à leur maître.

Les oiseaux, dont la liberté ne ferait jamais troublée, habiteroient le feuillage touffu des arbres voisins, & s'appelleraient familièrement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour seroient rangées les ruches de mes abeilles. Leur républi-

que forme un spectacle aussi agréable qu'utile. Elles aimeroient le séjour de mon verger, s'il est vrai, comme le disent les habitans de la campagne, qu'elles ne se fixent que dans les lieux où regnent la paix & le repos. Derrière la maison seroit placé mon jardin spacieux, où l'art simple se prêteroit avec docilité à seconder les agréables caprices de la nature. On ne le verroit point se révolter contre elle, regarder ses productions comme une matière servile, & les plier à des formes bizarres & grotesques. Un mur de noisetiers, fermeroit ce jardin; à chacun des coins il y auroit une tonnelle de vigne sauvage. Là souvent je me déroberoïs aux rayons brûlans du Soleil, & je verrois le Jardinier hâlé retourner la terre des planches pour y semer des légumes favoureux. Souvent excité par son ardeur au travail, je prendrois de ses mains la bêche pour labourer moi-même, tandis que debout à mes côtés, il riroit de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderois, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre soin des ro-

fiers, des œillets & des lys dispersés.

Hors du jardin, un clair ruisseau arroseroit mes prés couverts d'une herbe épaisse ; de-là il serpenteroit à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejettons que je cultiverois moi-même avec soin. Vers le milieu je rassemblerois ses eaux pour former un petit étang dans lequel je ménagerois une petite isle, & sur cette isle j'éleverois un berceau de verdure. Oh si je pouvois voir encore un petit côteau de vigne, s'étendre le long de la plaine, si je possédois encore un petit champ, couvert d'épis ondoyans, le plus riche des Rois pourroit-il me paroître digne d'envie ?

Mais que ma cabane soit placée loin de la maison de campagne, où se retire Dorante pour n'être point interrompu dans ses graves conversations : c'est chez lui qu'on apprend que la France ne songe point à faire la guerre ; on y peut entendre tout ce que Mopse feroit s'il étoit Roi de la Grande-Bretagne ; & tandis qu'autour d'une table bien servie, on prononce sur toutes les sciences & sur les défauts de notre

Gouvernement , la majestueuse importance est empreinte sur le front vuide des conviés. Que ma retraite soit loin de la demeure d'Oronte , qui n'est sans cesse occupé qu'à rassembler dans son cellier les vins des climats les plus éloignés. Si la nature lui paroît avoir quelque charme , c'est uniquement parce que les morceaux les plus exquis volent pour lui dans les airs , ou traversent les bois , ou nagent dans les flots : il vole à la campagne pour pouvoir s'y abandonner en pleine liberté aux excès de la débauche ; on est si mal à son aise dans cette maudite Ville où un sot voisin remarque tout ce qu'on fait. Malheureux ! que jamais il ne t'arrive d'être un seul jour sans autre compagnie que toi. Tu ne pourrois la supporter. Peut-être t'échapperoit-il de jeter sur toi-même un regard dont tu ferois épouvanté. Mais ne crains rien , les chevaux essoufflés de tes amis se hâtent de t'amener leurs indignes fardeaux. Ceux-ci , tout en jurant , sautent à bas de leur monture innocente ; la joie effrenée , la déraison tumultueuse & la folie les accompagnent à table jusqu'à

ce que l'abrutissement de l'ivresse termine cette scene bruyante. Puissai-je être encore plus loin de toi, famélique Harpagon, dont la porte est gardée par des chiens décharnés, qui dans l'ardeur de leur faim dévorante, arrachent de la main du pauvre renvoyé avec menaces, le pain qu'il a trempé de ses larmes. Dans les campagnes d'alentour, tes infortunés débiteurs gémissent de la rigueur de tes poursuites. Rarement la fumée s'élève au dessus de ta cheminée abattue; & sans doute il est juste que tu souffre la faim, puisque tes richesses sont la dépouille de l'indigent éploré.

Mais où m'entraîne un brusque chagrin? Revenez, images agréables, revenez & rendez à mon ame la sérénité. Ramenez-moi autour de ma petite maison. J'aurai pour voisin le bon villageois dans sa chaumière enfumée; les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sinceres de l'amitié nous feront sourire tendrement en bons voisins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé? Qu'y a-t-il de plus agréable que

d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien ?

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la Ville ; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfaisans du Soleil levant ; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue emprisonnée : alors réveillé par le vent frais du matin & par les doux concerts des oiseaux, je fortirois des bras du repos pour voler au devant de l'aurore, ou dans les prairies émaillées, ou sur le penchant du coteau voisin. Du haut des collines, j'exprimerois mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés diversifiées à l'infini se confondent dans un mélange plein d'harmonie ? Homme audacieux ! comment oses-tu entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de loin ? Construis des labyrinthes avec des murailles de verdure ; prescris à l'if terminé en pyramide la hauteur à laquelle il doit s'élever ; que tes allées soient couvertes d'un sable pur, afin qu'aucune broussaille n'embarrasse les pas de ceux
qui

qui se promenant. Pour moi j'aime les prés rustiques & les bois sauvages. La nature fait régner dans leur variété confuse un ordre caché, conforme aux règles secrètes de l'harmonie & du beau, dont l'effet se fait sentir à notre ame par le plus doux saisissement.

Souvent aux douces clartés de la Lune, je me promenerois jusqu'au milieu de la nuit, plongé dans des méditations profondes sur l'harmonie du système de l'Univers, tandis que des mondes & des Soleils sans nombre brilleroient au dessus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrois le Laboureur, lorsqu'il chante derrière sa charue en traçant un sillon pénible : ou j'irois voir la troupe des moissonneurs rangés en file. J'écouterois leurs chansons rustiques, & leurs historiettes naïves & leurs propos joyeux. Ou bien lorsque l'Automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les côteaux, je me rendrois parmi eux. Je verrois les jeunes filles & les jeunes garçons rire ensemble sous les berceaux de pampre en détachant les raisins mûrs.

Lorsque les trésors de l'Automne sont recueillis, ils marchent en poussant des cris d'allégresse vers la maison où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend. La première faim est apaisée : la gaieté rustique commence à paroître, accompagnée du rire éclatant. L'hôte débonnaire remplit de nouveau les flacons de vin, & il exhorte tout le monde à se réjouir. Alors Guillaume raconte comment il a fait un grand voyage jusques bien avant dans la Souabe ; comment il y a vu des maisons plus grandes & plus belles que l'Eglise du village ; comment six chevaux plus beaux que le meilleur de ceux qui paissent dans l'herbage du meûnier, traînoient un Monsieur dans un char tout de glaces, & comment dans ce pays les payfans portent des chapeaux verts faits en pointe. Il raconte tant de belles choses, que le jeune valet reste la bouche ouverte, la tête appuyée sur sa main dans une attention si profonde, qu'il alloit oublier que sa maîtresse est assise à côté de lui, si elle ne l'avoit pincé en riant à la joue.

George raconte à son tour comment son voisin a été une fois poursuivi par un follet , qui s'étoit perché sur un panier & qui l'auroit suivi jusques sous la gouttiere , s'il ne s'étoit pas mis à jurer. Tous sortent ensuite de la cabane pour danser au clair de la Lune , jusqu'à ce que minuit sonne & les invite au repos.

Mais lorsque des jours sombres & pluvieux , lorsque la rigueur de l'Hiver ou l'ardeur brûlante de l'Eté m'interdiroient la promenade , je m'enfermerois dans un cabinet solitaire où je jouirois des doux entretiens de la plus illustre société , des entretiens de ces grands Génies , l'honneur & la gloire de chaque siècle , qui ont versé dans des ouvrages instructifs , les trésors de leur sagesse. Société vraiment noble ! qui élève notre ame & la rétablit dans sa dignité naturelle. L'un me développeroit les mœurs des nations étrangères & les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées , un autre me dévoileroit les mysteres de la nature & m'introduiroit dans son laboratoire secret. Celui-ci m'instruiroit de la constitution intérieure des Nations & de leur

histoire , la honte , tout à la fois , & la gloire de la race humaine. Celui-là me feroit connoître la grandeur & la destination de notre ame & les charmes de la vertu ; autour de moi feroient rangés les Sages & les Poètes de l'antiquité. Le sentier qu'ils ont suivi est le sentier du vrai beau ; mais un petit nombre ose y marcher , la foule des ames foibles perd bientôt courage & retourne en arriere pour suivre des routes plus faciles , semées de paillettes de faux or & de fleurs sans odeur. Dirai-je le nom du petit nombre ? *O Klopstock, (1)*

(1) M. Klopstock est auteur de la *Messade* , Poème épique Allemand dont on a déjà dix chants , & qui doit en avoir vingt. On y admire l'invention , la force des pensées & la noblesse du style. M. Klopstock est aussi le principal auteur de la révolution qui s'est faite de nos jours dans le mécanisme de la Poésie Allemande. Non content de secouer , à l'exemple du Trissin & de Milton , l'assujettissement monotone de la rime , sans rien substituer à cet ornement ; il ne s'est affranchi du joug qu'avoient porté ses prédécesseurs que pour s'imposer un travail plus pénible encore , mais aussi dont il résulte des beautés bien supérieures : il ne s'est pas moins proposé que de transporter dans sa Langue le rythme de la Poésie Grecque & Latine. Il a fait

génie créateur, & toi *Bodmer* (2) qui avec *Breitinger* (3) arborois le fanal de la critique pour l'opposer à ces feux trompeurs qui égarent dans des marais fangeux & des deserts arrides, & toi *Wieland* (4) dont la Muse visite souvent sa grave sœur la Philosophie, & va puiser dans ses retraites les plus écartées, la matiere sublime, qui dans tes riches compositions prend la forme enchanteresse des Graces. O combien

des vers sur la mesure des Hexamètres d'*Homere* & de *Virgile*; l'oreille de les Compatriotes a retrouvé dans sa versification l'harmonie de ses modeles, & l'Allemagne s'est empressée d'adopter cette heureuse innovation.

(2) M. Bodmer est le rival de *Klopstock* dans l'Epopée; il est auteur de *Noé*, de *Colombe* & de *Joseph & Zulika*, Poèmes remplis de choses sublimes.

(3) M. Bodmer & M. Breitinger l'un & l'autre Professeurs dans l'Académie de Zurich, sont d'excellens critiques. Le premier a écrit des Observations critiques sur la Poésie, & le second a donné au Public une Poétique Allemande.

(4) M. Wieland est auteur de plusieurs ouvrages célèbres en Allemagne. Les plus estimés sont ses *Epitres Morales*, son *Poème sur la nature*, ses *Contes* & ses *Lettres des morts aux vivans*.

de fois vos chants m'entraîneroient dans de saints transports ! Et toi , peintre de la nature , cher *Kleist* , (5) la douceur de ton chant me ravit comme l'éclat d'un soir sans nuage ; mon cœur devient calme & paisible comme nos campagnes pendant un beau clair de Lune. Et toi , *Gleim* ! (6) quand tu exprimes

(5) M. de Kleist est auteur de plusieurs pieces de Poésies , dont les plus considérables sont le *Printemps* & un Poëme intitulé , *Cicidès & Pachès* , ouvrage consacré à peindre la valeur & le génie guerrier ; on prétend que l'Auteur s'y est caractérisé lui-même. Il a aussi composé quelques Idylles à l'exemple de M. Gessner : il faut dire , à la gloire de l'un & de l'autre , & à l'honneur de l'humanité , que leurs talens & leurs succès dans la même carrière avoient produit entr'eux une liaison intime , que la mort seule a pu rompre. M. de Kleist étoit Major du Régiment de Hausen , au service du Roi de Prusse , & sa bravoure n'étoit pas moins connue que la beauté de son génie & de son ame. Il commandoit le Régiment de Hausen à la sanglante bataille de Kunnersdorf , où il reçut un grand nombre de blessures , & il mourut quelques jours après la bataille , à Francfort sur l'Oder où il avoit été transporté.

(6) M. Gleim peut être regardé comme l'Anacréon de l'Allemagne ; ses chansons badines respirent la naïveté & le sentiment.

sur ta lyre la tendresse, la naïveté & les charmes d'un badinage innocent... Mais nommerai-je tous vos noms ; ils sont en petit nombre. Hélas ! ce siècle corrompu méconnoît votre mérite, il est réservé à une meilleure postérité de vous apprécier.

Souvent aussi je m'occuperois à transcrire les chansons que j'aurois composées dans mes promenades solitaires, tantôt à l'ombre d'un bocage, tantôt auprès d'une cascade bruyante, tantôt sous une treille au clair de la Lune ; ou bien parcourant des estampes choisies, je verrois comment les grands Artistes ont imité sur le cuivre les beautés de la nature, ou j'essayerois moi-même de rendre sur la toile ses plus riches scènes.

Quelquefois, interrompu tout-à-coup, j'entendrois frapper à ma porte. Quelle joie ! si au moment qu'elle s'ouvreroit, un ami voloît dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi, au retour de la promenade, en approchant de ma cabane solitaire, je verrois mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe me saluer en s'avançant à ma

rencontre. Alors nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce feroient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonneroit les mets que nous fourniroient mon jardin, mon vivier & ma nombreuse basse-cour. A notre retour nous trouverions la table servie sous une treille ou sous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois assis sous la feuillée au clair de la Lune, le verre à la main nous ririons & nous répéterions des chansons badines, à moins que les chants mélancoliques du rossignol ne nous invitassent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain songe m'occupe ! Ah, depuis trop long-temps mon imagination s'égare à ta poursuite, phantôme mensonger ! chimérique souhait ! je ne te verrai jamais accompli. Toujours l'homme est mécontent ; nos yeux contemplent sans cesse l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous sommes séparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès.

Alors nous nous épuisons en soupirs & nous oublions de remarquer le bien qui étoit destiné à chacun de nous sur la route de notre vie. La vertu est notre vrai bonheur. Celui-là est sage, celui-là est heureux qui remplit sans murmurer la place que lui a destiné l'Architecte éternel qui a conçu le plan du tout. Oui, divine vertu, c'est toi qui fais notre bonheur; c'est toi qui verses la joie & la félicité sur toutes les situations de notre vie. Qui pourrois-je envier, quand le moment sera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur? Alors je mourrai satisfait, pleuré des âmes nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi, pleuré de vous, ô mes amis. Lorsque vos pas vous conduiront auprès de la colline où sera mon tombeau, ferrez-vous la main, embrassez-vous, mes chers amis. C'est ici, vous direz-vous, que repose sa cendre; son cœur fut droit; Dieu récompense aujourd'hui ses efforts par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre reposera près de la sienne, & nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle. Et toi, chère & tendre amie, quand tu passeras au-

près de la colline où sera mon tombeau, quand les marguerites & les soucis agités sur ma tombe me rappelleront à ton souvenir ; qu'alors quelques pleurs s'échappent de tes yeux. S'il est permis aux Bienheureux de visiter ces belles campagnes, ces bocages paisibles où nous passions souvent des heures délicieuses à méditer sur les hautes destinées de notre ame, s'il leur est permis d'approcher de ce qu'ils ont aimé ; ah , souvent mon ame viendra planer autour de toi ! Souvent lorsque remplie d'un sentiment noble & sublime tu méditeras dans la solitude , un souffle léger effleurera tes joues ; qu'un doux frémissement pénètre alors ton ame !

F I N.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Idylles de M. Gessner*. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. FAIT à Paris le 18 Octobre 1760.

Signé SAURIN.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur HUBER nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre : *Idylles de M. Gessner traduites de l'Allemand*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps

de fix années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en tirer aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraire de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre

Bibliotheque

Bibliothèque publique , un dans celle de notre
Château du Louvre & un dans celle de notredit
très-cher & féal Chevalier Chancelier de France
le Sieur DELAMOIGNON , le tout à peine de
nullité des Présentes ; du contenu desquelles
vous mandons & enjoignons de faire jouir le-
dit Exposant & ses Ayans cause pleinement &
paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait
aucun trouble ou empêchement : VOULONS
que la copie des Présentes qui sera imprimée
tout au long au commencement ou à la fin
dudit ouvrage , soit tenue pour dûement sig-
nifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un
de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires ,
soi soit ajoutée comme à l'original. COMMAN-
DONS au premier notre Huissier ou Sergent
sur ce requis de faire pour l'exécution d'icel-
les tous actes requis & nécessaires , sans de-
mander notre permission , & nonobstant cla-
meur de Haro , Charte Normande & Lettres
à ce contraires. CAR tel est notre plaisir.
DONNE' à Versailles le dix-septieme jour du
mois de Février l'an de grace mil sept cent
soixante-un , & de notre Regne le quarante-
sixieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LEBEGUE.

Je soussigné cede pour toujours à M. JEAN-
MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire à
Lyon & à ses Ayans cause , tous mes droits
au présent Privilege , ainsi qu'à ceux que je
pourrois obtenir par la suite pour l'ouvrage
y mentionné. A Paris le trois Mars mil sept
cent soixante-un.

Signé HUBER.

Réglé ensemble le Privilege & la Cession
ce 9 Mars 1761 sur le Régistre XV. de la Cham-
bre Royale & Syndicale des Libraires & Im-
primeurs de Paris, N°. 262, fol. 149, con-
formément au Règlement de 1723. A Paris ce
9. Mars 1761.

Signé G. SAUGRAIN, Syndic.

Gessner, Salomon

Idylles & poèmes champêtres

Lyon 1762

P.o.germ. 461

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10108761-7